

relations

MONTRÉAL

SEPTEMBRE 1970

NUMÉRO 352

PRIX 60¢

ÉDUCATION et société

septembre : la rentrée scolaire — invitation à une réflexion sur le sens de l'activité éducative —

- un billet de Claire Campbell
- indications bibliographiques

la pollution : un problème scientifique et technique — un problème éthique — textes de Irénée Desrochers, Conrad East, Guy Bourgeault

ÉCOLOGIE et société technologique

AUTORITÉ et l'Église

juillet 1870 : proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale — pour un exercice évangélique de l'autorité —

- un éditorial de Julien Harvey
- une étude de Karl Lévêque

la nouvelle critique littéraire et cinématographique — nudité et érotisme au théâtre et au cinéma — textes de Fernand Dorais, Placide Gaboury, Yves Lever

ARTS, LETTRES et critique

Fête du travail

Activité de

M. GUY DUCHESNE
A/S CORP. DES ENSEIGNANTS DU QUÉBEC
2336 CH. STE-FOY
QUÉBEC 10, Q.C.

relations

revue du mois
publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

COMITÉ DE RÉDACTION

Irénée DESROCHERS, directeur
Guy BOURGEOULT, secrétaire
Richard ARÈS, René CHAMPAGNE, Jacques CHÈNEVERT,
Michel DUSSAULT, Julien HARVEY, Marcel MARCOTTE

ADMINISTRATEUR : Albert PLANTE

numéro 352
septembre 1970

SOMMAIRE

Dossier : Écologie et société technologique

- Le dernier vrai western — pollution de l'environnement et
écologie Irénée DESROCHERS 227
- La pollution : mode ou problème ? — santé et pollution
de l'air Conrad EAST 230
- La liberté est-elle encore possible ? Guy BOURGEOULT 233
- 1770-1970
- Hegel — leçons d'un bicentenaire René CHAMPAGNE 235
- L'Église aujourd'hui
- 1870-1970 : l'infailibilité du magistère pontifical (Édit.)
Julien HARVEY 237
- Les finances du Vatican — des « précisions » qu'on eût sou-
haitées plus précises (Édit.) Guy BOURGEOULT 238
- Le prêtre : homme de l'autorité Karl LÉVÉQUE 239
- Activité œcuménique et situation politique au Québec
Gilles LANGEVIN 241
- À l'occasion de la rentrée scolaire
- Plaidoyer pour le respect des jeunes intelligences
Claire CAMPBELL 244
- Chroniques
- Littérature : Un « temps des poètes » a-temporel
Fernand DORAIS 245
- Théâtre : La nudité : médium de la transparence ?
Placide GABOURY 248
- Cinéma : Quelques questions pour l'œil Yves LEVER 250
- Au fil des jours : Fête et fêtes du travail Paul FORTIN 251
- Au service du français : La virgule : menu signe, gros souci
(Ponctuation-14) Joseph D'ANJOU 252
- Les livres
- Septembre : la rentrée (école-pédagogie-catéchèse) 253
- Le prêtre, entre hier et demain 254
- Ouvrages reçus 247

Relations est une publication des Éditions Bellarmin,
8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal 351.
Tél.: 387-2541.

Prix de l'abonnement: \$6 par année. Le numéro: \$0.60.

Relations publiques: Pauline HOULE, 1396 ouest, rue
Sainte-Catherine (ch. 314), tél.: 866-8807.

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des
abonnements pour la revue.



Relations est membre de l'Audit Bureau of Cir-
culation. Ses articles sont répertoriés dans le
Canadian Periodical Index, publication de l'As-
sociation canadienne des Bibliothèques, et dans
le Répertoire canadien sur l'éducation. Dépôt
légal, Bibliothèque nationale du Québec.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no 0143.



Sécurité
pour l'ouvrier,
le professionnel,
l'homme d'affaires,
sa famille,
ses employés,
son entreprise.

Votre compagnie

**L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE**

vous protège
depuis 1899

Sécurité sur
la planification
successorale

- Assurance-vie
- Rentes viagères
- Assurance collective

**L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE**

Siège social:

385 est, rue Sherbrooke, Montréal 129 — Tél.: 844-2050

Agences et unités:

Drummondville - Granby - Joliette - Laval - Longueuil
Montréal - Ottawa - Québec - Saint-Jean - Sherbrooke



EXPORT "A" FILTRE

La Meilleure Cigarette au Canada

RÉGULIÈRES ET "KING"



Plusieurs éducateurs nous ont signalé l'intérêt particulier, pour eux-mêmes et pour les étudiants, de certains dossiers ou numéros spéciaux publiés l'an dernier dans la revue RELATIONS. Au début d'une nouvelle année académique, nous signalons donc qu'il est encore possible d'obtenir les études et analyses sur

— Québec 1960-1969 : bilan d'une décennie (décembre 1969)

— L'animation sociale (mai 1970)

— La révolution culturelle (juillet-août 1970).

Dans le présent numéro, le dossier porte sur les problèmes soulevés par la société technologique, au niveau, notamment, de la pollution de l'environnement : *Écologie et société technologique*. On trouvera également, dans le même numéro, quelques commentaires et quelques analyses sur des événements et des problèmes d'Église. Plus quelques commentaires sur l'actualité et les chroniques régulières.

le dernier vrai western —

pollution de l'environnement et écologie

par
Irénee Desrochers

écologie et société technologique

dossier

Les déchets de toute sorte s'amoncellent aux États-Unis au rythme de 3.5 milliards de tonnes par année! Dans l'air seulement, les Américains, à eux seuls, déversent chaque année plus de 140 millions de tonnes de polluants. Or l'air et l'eau ne connaissent pas toutes les frontières; l'air que nous respirons tous fait en une année environ 40 fois le tour de la terre. Le Canada, qui a le dixième de la population de son grand voisin et un style de vie qui se rapproche du sien, doit bien faire sa part. Et que dire de l'Europe et du reste du monde ?

Le Président Nixon prévoit que le problème de l'environnement humain sera le grand problème des années '70. Un comité spécial des Nations Unies prépare déjà une grande conférence mondiale qui se tiendra à Stockholm: « La Conférence de 1972 sur le milieu humain ». Le Canada y sera présent.

Le 22 avril dernier, c'était pour les Américains *Earth Day*: d'innombrables *teach-in* et manifestations de toutes sortes devaient soutenir l'action d'un nombre grandissant d'associations nationales et locales, consacrées à la lutte contre la pollution de l'air, de l'eau, du sol, de tout « l'environnement », et contre les « nuisances » du

bruit. Le Conseil de l'Europe a proclamé l'année 1970 l'Année de la conservation de la nature; un grand congrès européen sur ce thème, réunissant près de 350 spécialistes, s'est tenu à Strasbourg, en février de cette année. L'opinion publique au Canada prend-elle prétexte de nos immenses espaces pour s'émouvoir beaucoup plus lentement ?

Pour que ces manifestations ne soient pas le fait d'un jour, il faut réfléchir sur les données principales d'une écologie générale, englobant l'humanité dans l'étude des rapports entre les êtres vivants et le milieu naturel ambiant. Il y a sans doute des ordres divers de problèmes; des problèmes économiques, des problèmes de recherche et de technologie, des problèmes d'ordre législatif et administratif. Mais le problème immédiat est l'éveil de l'opinion publique. Car la pression du public sur les grandes entreprises et celle de la masse des citoyens sur les hommes politiques sont absolument nécessaires pour que nous obtenions plus rapidement une législation vraiment efficace. Le public a donc besoin d'être appelé à une vigoureuse prise de conscience qui l'amène à changer ses attitudes. Pas de solution authentique et durable, à moins qu'on aille à la racine du mal.

I. — « Trigger-happy », le doigt sur la gâchette

Pour vraiment bien comprendre le problème de fond, il faut considérer la nature comme si elle était personnifiée. La nature, en effet, est ou vivante ou toute ordonnée à la vie; des milliards de milliards de micro-organismes, en plus de toute la hiérarchie de ce que les experts appellent les « chaînes » de la vie, soutiennent la vie de l'homme. La nature doit être quasi personnifiée, parce que l'homme lui-même est inti-

mement relié à son environnement, comme à un utérus où il se développe et s'épanouit. Attaquer la nature, c'est finalement, au bout de la chaîne de vie, — l'écologiste nous le révèle de plus en plus, — s'attaquer à l'homme lui-même. Voilà pourquoi on se permet si facilement de personnaliser la nature: on dira qu'on la traite *inhumainement*. Quand donc comprendrons-nous à quel point c'est vrai ?

L'homme blanc, après avoir conquis les mers, s'est mis à faire reculer les frontières de son empire, entre autres, en tirant de la carabine, trop souvent et trop allègrement, cyniquement, sur les peaux-rouges. Il les a presque exterminés. De cet empire, le visage pâle, en empoisonnant aujourd'hui les poissons des lacs et des rivières, les oiseaux du ciel et mille formes de vie, est en train de faire la plus vaste des poubelles où il entasse ses montagnes de déchets. Un chansonnier américain le décrit, vauté jusqu'aux genoux dans les ordures et les déchets, tirant ses fusées vers la lune inhabitée.

Un célèbre économiste américain, Kenneth Boulding, ne craint pas d'appeler notre gestion des ressources naturelles *a cowboy economy*. Les cowboys malhonnêtes des vieux westerns ne produisaient pas vraiment: ces pillards abusaient de la production des pionniers qui travaillaient, en volant leur bétail et leur terre. Avec leur démanègeaison du coup de revolver, ces cowboys abattaient de petites gens, et parfois même le shérif chargé de l'ordre et du respect de la loi. À leurs yeux, la vie ne valait pas cher. Aujourd'hui, dans notre « économie de cowboy », nous pillons la nature de façon éhontée. Sa vie, trop souvent, « ne vaut pas cher ». Et les cowboys, ce ne sont pas seulement certaines entreprises ou certains gouvernements, c'est nous tous, en tant que consommateurs et utilisateurs. Seulement, prenons garde. Cette fois, c'est peut-être le dernier des vrais westerns.

Il est encore temps, cependant, de voir plus clairement pourquoi ce grand instrument de mesure des économistes, notre « produit national brut » (P.N.B.), dont la croissance à tout prix, ordonnée ou non, est censée être la mesure de notre « bonheur », fait maintenant parler certains écologistes de notre « pollution nationale brute »; « nationale », car nous y contribuons tous; et « brute » vraiment, par la brutalité que nous exerçons sur la nature.

C'est que l'homme insuffisamment humanisé, grand individualiste qui se fiche des graves conséquences sociales du traitement qu'il inflige à son environnement, se déshumanise ainsi de nouveau dans un cercle infernal.

Écoutez les écologistes — nouvelle race de philosophes — nous accuser sévèrement de traiter inhumainement la nature et, en barbares de cette fin du 20^e siècle que nous sommes, de la torturer; d'exercer sur elle un pouvoir dictatorial, de la réduire en vil esclavage, de l'aliéner, de la violer; de traiter des milliards d'êtres vivants comme s'ils étaient de simples machines. Pillages et massacres ne suffisent pas; nous empoisonnons littéralement ces vivants en bonne santé. L'homme, de plus en plus exposé dans son propre corps aux ravages terribles du cancer, devient à son tour le cancer de la terre. Nous la faisons déjà, la guerre chimique et bactériologique: nous sommes en train de commettre le génocide d'un grand nombre d'espèces vivantes. L'homme est engagé dans une

... avec ses « valeurs »

Les présupposés philosophiques et éthiques de notre société technologico-industrielle sont ébranlés. Le problème n'est pas d'abord économique, politique ou scientifique; il est fondamentalement de caractère social et relève d'une conception de la vie et de la communauté. Tant que, dans notre « société de consommation », nous accepterons qu'on nous lave le cerveau sur la courroie sans fin de la publicité des grands media, pour nous persuader que la possession immédiate de toutes ces « choses » est nécessaire au « bonheur », nous, les consommateurs naïvement imbéciles, nous soutiendrons les producteurs dans l'exploitation irresponsable des richesses naturelles. Les producteurs ne sont rapaces que parce que les consommateurs et les citoyens le sont eux-mêmes. Une « conservation » consciencieuse de nos ressources naturelles suppose, en effet, que le

nouvelle guerre, la guerre à sa planète. D'ici quelques décennies seulement, disent les experts, sans l'usage des armes nucléaires et par la pollution seulement, il aura, si ça continue, plus que cinq fois ce qu'il faut pour détruire toute vie sur la terre. Dans cette guerre globale, qui fait concurrence aux guerres locales genre Vietnam, il s'est donc lancé sur la voie de *l'overkill*.

Il arrive à certains grands intérêts économiques, précisément parce qu'ils sont forcés de commencer à s'inquiéter, de dire qu'on exagère, que les craintes des écologistes tiennent de « l'hystérie ». Les écologistes, le grand public qui se réveille lentement à leur cri d'alarme, et particulièrement la jeunesse, se réjouissent au contraire de ce qu'il puisse se développer à ce sujet « une obsession nationale », fondée sur la science, et une motivation capables de soutenir ce qu'ils appellent, dans toutes sortes de mouvements qui naissent, « l'action écologique ». Ce n'est pas simplement « faire du drame »; c'est un *vrai* western qui se déroule. Malheureusement, — c'est encore vrai, — certains cowboys y considèrent la vie d'un bon marché absolument ridicule.

public en paie le prix, — et le citoyen, les taxes et les impôts, — permettant des investissements supplémentaires que, en enfants gâtés, nous escamotons honteusement aujourd'hui. Nous préférons les « valeurs » du marché actuel à des valeurs plus authentiquement humaines.

À côté de tous nos techniciens et de nos scientifiques, de nos économistes, de nos ingénieurs et de nos hommes d'affaires, tous « utiles » dans notre type d'économie, il manque des philosophes et des naturophiles, même des poètes et des mystiques, tous « improductifs » dans notre économie, pour aider à rendre l'écologie vraiment humaine, pour inspirer et puissamment motiver les citoyens qui doivent pousser dans le dos des hommes politiques, ces shérifs un peu mous de notre société moderne, qui doivent empêcher qu'on rogne ainsi de façon absurde notre capital de base.

II. — Bâtir la terre dans la paix

La nature est une grande institutrice pour nous. L'homme, qui a de la difficulté à entendre les philosophes, acceptera-t-il de se mettre à l'écoute des

écologistes lui transmettant les leçons que nous enseigne la nature? L'écologie humaine, en effet, fait écho à bien des propositions fondamentales de la philosophie sociale.

Sagesse, respect et amour...

La nature indique la nécessité d'une série d'équilibres et l'écologiste y trouve toute une sagesse. La vie n'est pas anarchique; elle s'organise dans des « systèmes », et ces éco-systèmes ne sont pas isolés. L'aspect communautaire y est très fortement marqué, dans ce qui forme une « totalité ». Tout semble relié, les diverses parties de la nature entre elles, et l'homme à la nature.

Il s'en dégage pour l'homme, ce « maître » si arrogant de la création, une leçon d'humilité. Les vraies lois de la vie devraient le guider, car il peut se détruire lui-même, s'il détruit la nature. Il y a des forces qui le dépassent; des dépendances, à la limite, invincibles. Quelque chose dans ce tout, ou ce tout lui-même, le dépasse; son génie n'y efface pas une certaine transcendance. À ce processus, il accroche un espoir.

De là à admirer « la révérence pour la vie » qu'avait Albert Schweitzer, ou

la conception teilhardienne qu'il faut *bâtir* la terre, il n'y a qu'un pas. Il se dégage de ces réflexions un grand respect pour la nature, pour toute forme de vie. Puis, le sentiment d'émerveillement bourgeoise, et le poète, dans ce petit coin du cœur de l'homme que la froide technologie n'a pu abolir, ose balbutier; le philosophe et le mystique se retrouvent en nous, et nous voilà chantant notre amour pour la nature entière. C'est alors seulement que l'homme devrait entrer dans le bureau des planificateurs où se préparent les grands programmes d'aménagement du territoire: il consentirait à consulter, pour bâtir la terre, les nouvelles sciences de l'environnement humain.

Cette conversion de l'homme à un nouvel humanisme, c'est l'envers de la première de toutes les formes de pollution du monde: la pollution de l'esprit. Le *smog* des fausses conceptions sur le rôle propre de l'homme dans la biosphère enténébre son cerveau, et son pauvre cœur en est affecté.

... et un certain sens du mystère

Respect et amour se rattachent à l'intuition d'un certain mystère dans ce grand tout. L'écologiste laisse souvent percer une admiration pour certains courants de pensée de très vieilles religions et civilisations du monde, dans lesquelles notre « mère » la nature est entourée des sentiments les plus nobles. Certains biologistes se demandent si l'écologie ne devient pas « une nouvelle religion »; des scientifiques parlent de l'importance de développer une « éco-théologie »; on veut mieux interpréter certains textes de la Bible au sujet de la « domination » de l'homme sur la terre.

Puisque tout est relié dans le système total de cette terre, l'espèce de transcendance que l'homme, humblement, retrouve dans la nature n'est-elle pas reliée à l'action du créateur dans ce monde, action mystérieuse qui en constitue, pour ainsi dire, le cœur caché qui bat? Cette nature que l'homme a quasi personnifiée ne tient-elle pas sa « personnalité » de sa relation intime non seulement à la personne de l'homme, mais aussi à celle du Dieu créateur lui-même? C'est lui, le premier, qui s'est réjoui et qui a fait écrire à l'homme: « Et Dieu vit que c'était bon... Et Dieu vit que c'était très bon » (*Genèse*, 1:31).

Aussi, comprenant que saint Paul (*Romains*, 8) puisse dire que la création tout entière « gémit » dans sa participation à l'aliénation de l'homme, l'écologiste demande que, face aux graves problèmes de l'environnement humain, l'homme, ce sans-loi de western, fonde une éthique de ses relations avec la nature, remette en question ses notions de « travail » et de « culture », et développe une « conscience écologique ». Le « règne » de l'homme sur la terre ne peut être une dictature; c'est plutôt la responsabilité du bon « intendant », car « le seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder » (*Genèse*, 2:15). *Garder* la nature, c'est-à-dire en prendre soin, la protéger, en être responsable... comme d'un frère qu'on aime. Mais Caïn tua Abel, et les fils d'Adam, aujourd'hui, sont à tuer la terre.

L'Esprit de Dieu, dit le grand poète Gerald Manley Hopkins, comme un immense oiseau, couve le monde de la chaleur de sa poitrine et de son cœur; mais il a besoin que l'esprit de l'homme coopère en participant à cet amour. « Pour vous, dit saint Paul (*Romains*, 8:9), vous vivez... selon l'esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. » Et alors cette création, qui a été assujettie à la vanité des désordres de l'homme qui l'a « soumise » comme une esclave, attend, « avec cette espérance », d'être libérée de la servitude de la corruption pour avoir part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu (*Romains*, 8: 20-21).

Est-il étonnant que l'historien Lynn White, souvent cité par des écologistes, et qui s'en est pris à une conception étriquée du christianisme, ait proposé que saint François d'Assise soit le saint patron des écologistes? L'opposition de François à l'arrogance de l'homme à l'égard de la nature et sa foi en la vertu d'humilité pour toute l'espèce humaine, son attitude de révérence, d'amitié et d'amour pour les autres espèces, attitude que le transportait dans un dialogue poétique avec la création, étaient inséparables d'une conception totale du monde, elle-même reliée à une conception du sacré. Dans sa religion, François n'appelait-il pas la terre « notre sœur la terre »?

Je préviens tout de suite le lecteur. S'il espère que je lui prédise la date à laquelle les citoyens devront porter le masque à gaz, s'il s'attend à une charge émotive contre les industries ou à des affirmations fracassantes, ou encore s'il pense détenir dans ces quelques lignes un traité exhaustif sur tout le problème de la pollution atmosphérique, je le prie humblement de tourner la page et de passer à l'article suivant. Mon propos, plus modeste et plus sérieux à la fois, sera de répondre à une question qui m'a souvent été posée et qui se formulerait ainsi: la pollution de l'air, est-ce vraiment sérieux? est-ce un problème réel ou tout simplement une mode de l'heure?

la pollution: mode ou problème?

— santé et pollution de l'air

par
Conrad East *

On parle souvent des grands désastres provoqués par les ouragans, tornades, raz-de-marée, éruptions volcaniques et tremblements de terre. Ce qu'on connaît moins, c'est le bilan des nombreuses morts causées par la pollution atmosphérique, bilan succinctement présenté dans le tableau 1. Cette liste des désastres les plus connus s'allongerait probablement de façon inquiétante si on enquêtait en d'autres villes. Notons que ces désastres sont survenus à des moments où l'atmosphère refusait, pendant quelques jours, de disperser les polluants que l'homme, dans sa folie, déverse continuellement dans ce dépotoir naturel: en l'absence de brassage atmosphérique, les polluants dégagés par les foyers de combustion et les industries se sont accumulés et ont intoxiqué la population. Les victimes se recrutaient surtout chez les vieillards, les enfants et les adultes souffrant déjà de troubles pulmonaires ou cardio-vasculaires. On peut affirmer que toute grande agglomération urbaine est menacée de désastres de ce genre, selon une probabilité qui relève de son climat. En plus de ces épisodes mortels, il

ralement ces effets à court terme à la teneur élevée des oxydes de soufre et des particules solides, puisque ces polluants se retrouvaient de façon générale dans les atmosphères incriminées; mais il est loin d'être sûr que d'autres substances ne soient pas à l'œuvre, ni même que les oxydes de soufre soient vraiment responsables. On rencontre donc ici un paradoxe: s'il est facile d'inculper la pollution atmosphérique en général, il est beaucoup plus difficile d'incriminer tel ou tel polluant en particulier.

On a vu ce que l'accumulation passagère de polluants peut produire sur une population. Mais quels dangers menacent une population qui vit pendant plusieurs années, voire toute une vie, dans une atmosphère légèrement ou modérément polluée, en l'absence complète des épisodes mortels déjà mentionnés?

On a pu établir une relation certaine entre certaines maladies et le niveau général de la pollution atmosphérique. En Angleterre, on a montré que le taux de mortalité par bronchite et cancer du poumon augmente avec le niveau général de la pollution atmosphérique, ceci en tenant compte des influences probables du tabac, de l'âge, de la classe sociale et des expositions professionnelles. Des corrélations semblables ont été établies en Italie, aux États-Unis, en Afrique du Sud. Au Japon, en Angleterre, en Italie et en Tchécoslovaquie, on a démontré que les enfants sont exceptionnellement sensibles aux expositions à long terme, ce qui constituerait une réponse aux partisans de la politique du laisser-faire qui affirment que l'homme pourrait s'adapter à la pollution de l'air comme il s'adapte au climat. Disons encore qu'il y a cinq fois plus de décès par bronchite dans les régions industrialisées d'Angleterre qu'en zone rurale, que le cancer du poumon, aux États-Unis et ailleurs, est plus fréquent dans les grandes agglomérations urbaines qu'à la campagne et que sa fréquence

TABLEAU 1 *Bilan de quelques grands désastres*

Date	Endroit	Décès et victimes
1930	Vallée de la Meuse	60
1948	Donora, Pa., U.S.A.	20
1952	Londres	4,000
1953	New-York	200
1956	Londres	1,000
1962	Londres	300
1963	New-York	400
1966	New-York	80

faut ajouter toutes les situations où, sans produire des accidents mortels, la pollution atmosphérique a provoqué des indispositions, malaises ou aggravations de maladies pulmonaires ou cardiaques. On attribue géné-

* Le Père Conrad East, S.J., est professeur agrégé à l'École de santé publique de l'Université de Montréal.

est intermédiaire dans les petites villes; ceci, aussi bien chez les non-fumeurs et les fumeurs.

Même si les études épidémiologiques ne peuvent démontrer une relation de cause à effet, mais une simple corrélation, la persistance des résultats est telle que l'on doit conclure à la probabilité d'une association causale. Toutefois, elles ne

permettent pas de mettre le doigt accusateur sur tel polluant plutôt que sur tel autre. Ceci pose un problème quand il s'agit de s'engager dans un programme concret de l'enrayement des polluants à la source. C'est pourquoi médecins et biologistes ont tenté, par des études en laboratoire, de repérer, parmi les polluants, le ou les coupables.

sur pied un programme d'action contre la pollution: quels polluants réduirons-nous? Les plus abondants? Qui peut nous assurer que ce sont les plus nocifs et que les autres, moins abondants, ne sont pas les vrais coupables?

Pour sortir de cette impasse, il faut s'interroger sur les autres effets de la pollution de l'air, effets qui touchent moins directement à nos personnes, mais qui n'en sont pas moins sérieux et qui surtout ont l'avantage de dénoncer de façon plus précise les polluants responsables.

Les résultats des recherches en laboratoire

C'est peut-être la partie la plus décevante de nos connaissances. Avant de détecter quelque effet d'un polluant sur les sujets de laboratoire, il faut, en général, leur faire respirer des concentrations de polluant plusieurs fois plus élevées que celles mesurées dans les villes. Mais ceci n'est guère étonnant. On recherche des effets à long terme: qui peut nous assurer que la vie de trois années, chez le rat, équivaut à toute une vie humaine? Il me semble qu'un résultat négatif chez l'animal ne présume rien sur l'effet à long terme chez l'homme, et il faut, me semble-t-il, prendre avec beaucoup de sérieux tout résultat positif, si minime soit-il, de ce genre de recherche.

Quels sont ces résultats? Notons d'abord la réduction de l'oxygénation des tissus par combinaison de l'oxyde de carbone avec l'hémoglobine, une situation sûrement nuisible aux anémiques. Certains prétendent même que ce pourrait être une cause des accidents de la route parce que les réflexes seraient ainsi émoussés. Notons aussi que l'on soupçonne les oxydes d'azote de provoquer des fibroses chroniques du poumon et de miner la résistance aux infections.

L'attention des savants se tourne de plus en plus vers les particules solides suffisamment petites pour pénétrer dans les bronches et les poumons. Elles peuvent d'abord, d'elles-mêmes, intoxiquer l'organisme: c'est le cas du plomb, des oxydes de fer; ou provoquer des fibro-

ses: cas de l'amiante et de la silice. De plus, même inertes, les particules fines seraient fort nuisibles en servant de vecteurs à des gaz toxiques. On expliquerait ainsi les désastres mortels de Londres: les oxydes de soufre ou d'autres gaz, emprisonnés dans les particules solides, auraient été transportés dans les poumons, et là, retenus en permanence, ils auraient eu le temps de produire leurs effets nocifs au niveau de la respiration.

Les études de laboratoire ont enfin démontré le phénomène du synergisme, c'est-à-dire cet effet de renforcement des effets quand plusieurs polluants sont combinés. Ainsi les oxydes de soufre acquièrent ou augmentent leur pouvoir d'intoxication lorsqu'ils sont accompagnés de particules solides comme le fer, le vanadium, le manganèse. De même, l'oxyde de carbone, uni à l'hydrogène sulfuré ou à l'oxyde d'azote, produirait plus d'effets que seul. Ceci n'est vrai, cependant, qu'à des concentrations plus élevées que celles des villes. Enfin, l'atmosphère oxydante de Los Angeles, reconstituée en laboratoire, augmente la susceptibilité aux infections pulmonaires.

On remarquera que les affirmations précédentes sont très modestes. Ceci démontre, encore une fois, la situation ambiguë où l'on se trouve lorsqu'on s'en tient exclusivement aux effets de la pollution atmosphérique sur la santé humaine: on possède de très bons arguments contre la pollution de l'air, mais peu contre tel ou tel polluant. Ceci pose vraiment problème lorsqu'on veut mettre

On connaît plusieurs polluants dommageables aux arbres, aux fleurs et à certaines cultures. On peut mentionner les fluorures que l'on trouve autour des alumineries ou des usines d'engrais phosphatés, les oxydes de soufre présents dans les grandes agglomérations urbaines et autour de certaines fonderies, l'ozone et d'autres oxydants produits par réaction de l'énergie solaire avec les oxydes d'azote et les hydrocarbures de l'automobile et de l'industrie du pétrole. Ajoutons que le smog photochimique de certaines villes américaines, en plus d'endommager la végétation, ennuie considérablement la population par la réduction de la visibilité atmosphérique et par l'irritation qu'elle procure aux yeux, à la gorge et aux bronches.

Somme toute, les polluants atmosphériques ne s'attaquent pas uniquement à la santé, mais à la végétation, aux matériaux de construction et au confort de la population (odeurs, saletés).

On en vient donc à la question pratique: que peut-on faire pour remédier à la situation? Nos connaissances actuelles justifient-elles un programme d'action coûteux¹?

1. L'Organisation de coopération et de développement économiques affirme que 4% au moins du revenu national brut sera requis annuellement pour ramener l'environnement en général à un état convenable.

Pour les uns, il n'y a rien à faire tant que nous n'aurons pas en mains tous les éléments du problème. Ceux-là préfèrent étudier jusqu'à la mort de l'humanité. Semblable attitude, sous le couvert de la science, peut couvrir beaucoup de paresse ou protéger des intérêts pécuniaires. C'est d'ailleurs un faux principe que d'attendre l'explication dernière et ultime de la science pour entreprendre une action: car « tout travail scientifique est incomplet, susceptible d'être révisé, modifié par le progrès des connaissances. Ceci ne nous confère pas la liberté d'ignorer les connaissances que nous avons déjà, ou de différer l'action qui apparaît nécessaire à un moment donné »².

Le bilan des effets de la pollution atmosphérique, surtout si on ne se limite pas à la seule considération des effets sur la santé, justifie une action contre l'oxyde de carbone, les hydrocarbures, les oxydes de soufre, les oxydes d'azote et les particules solides. Cette liste réunit les polluants typiques les plus abondants des grandes agglomérations urbaines³. Ainsi, pour Montréal, la répartition en poids serait la suivante: l'oxyde de carbone, 57%; les hydrocarbures, 15%; les oxydes de soufre, 13%; les oxydes d'azote, 7% et les particules solides, 3%. La somme de ces polluants représente donc 95% de tous les polluants. Même si les particules solides ne représentent qu'un très faible pourcentage de tous les polluants, une action contre cette forme de pollution est de mise pour les raisons avancées plus haut.

Une fois établi sur quels polluants exercer une action de contrôle, il faut se demander quelles sources il

faudrait limiter. Le tableau 2 présente, pour Montréal, la contribution relative de chaque source (en pourcentage) pour chacun des cinq polluants déjà nommés. Ainsi, l'oxyde de carbone est produit en majeure partie (98%) par le moteur à essence et de façon négligeable par d'autres sources minimes. La dernière ligne du tableau 2, titrée « tous polluants », inclut les polluants déjà nommés et quelques autres en quantité négligeable (environ 3% de tous les polluants).

les meilleures performances de ces appareils vont jusqu'à réduire de moitié l'oxyde de carbone et les hydrocarbures, mais ne font rien sur les oxydes d'azote. Malgré cette efficacité partielle, une telle mesure réduirait déjà les polluants d'un bon tiers dans l'atmosphère de Montréal.

La pollution de l'air, est-ce aussi sérieux qu'on le dit? Ma réponse se résume en deux affirmations: 1) les études épidémiologiques des effets sur la santé humaine indiquent clairement que la pollution de l'air est responsable de plusieurs maladies chroniques et, en certaines occasions, de plusieurs décès; 2) les

TABLEAU 2 Les polluants à Montréal et leurs sources

Polluant	Source →	Moteur à essence	Moteur Diesel	Huile de chauffage	Charbon	Raffinerie de pétrole	Autres	TOTAL
Oxyde de carbone		98	0,5		1		0,5	100
Hydrocarbures		61	10	1	2	24	2	100
Oxydes de soufre		2	1	60	11	26	0	100
Oxydes d'azote		25	13	47	7	5	3	100
Particules solides		8	15	10	50	13	4	100
Tous polluants		68	4	12	5	8	3	100

D'après ce tableau, une action concertée sur le moteur à essence, l'huile de chauffage et les raffineries de pétrole réduirait de 88% toutes les émissions de polluants; ceci, en supposant que la suppression des cinq polluants dans les trois sources mentionnées serait totale. Mais nous sommes encore éloignés d'un tel objectif pour des raisons qui relèvent de la technique et requerraient un long développement. Contentons-nous d'un exemple.

On peut combattre la pollution par l'automobile de différentes manières. Première solution: changeons le moteur à essence pour un moteur électrique ou pour un moteur à gaz propane ou gaz naturel. Aucune de ces solutions n'est aujourd'hui à point, bien qu'on y travaille intensément. Deuxième solution: gardons le moteur actuel, mais améliorons sa combustion et ajoutons-y des appareils antipollution. Jusqu'à ce jour,

études en laboratoire n'ont pu encore incriminer de façon claire tel ou tel polluant.

Devant cette situation, dans laquelle il faut agir sans savoir de façon précise où faire porter son action, je suggère un programme de lutte contre les polluants les plus abondants, un programme qui apporterait rapidement une réduction d'au moins un tiers du poids total des polluants. Ce programme aura des effets assurés sur la végétation, les matériaux et les qualités récréatives du milieu, mais il est très probable qu'il aura aussi des répercussions sur la santé publique.

En un mot, l'heure est à l'expérimentation dans le milieu même, avec tout ce que cela comporte de risque en législation et en coûts. Le laboratoire n'a pas réussi à résoudre le problème du milieu, il faut que le milieu devienne le laboratoire.

2. Sir Austin Hill.

3. Il appartiendra à chaque localité d'y ajouter les polluants résultant d'une opération industrielle locale.

La liberté est-elle encore possible?

par
Guy Bourgeault

Depuis que l'homme est homme, sans doute, l'entreprise de Prométhée à la fois l'attire et le fait trembler, le fascine. Et l'histoire de l'humanité est tout entière marquée par l'alternance des rêves eschatologiques d'une paix et d'une harmonie retrouvée par delà les combats pour la domination de ce monde, et des cauchemars apocalyptiques suscités par les guerres inlassablement renouvelées dans un monde qui échappe sans cesse à la maîtrise de l'homme. Il y eut un soir, il y eut un matin... : l'espoir succède toujours à la peur qui, bientôt après, le supplante pour être à son tour supplantée par lui, dans une ronde dont le rythme, aujourd'hui, s'accélère au point de donner l'illusion de la simultanéité.

À peine sorti de l'enfer de la deuxième grande guerre — qui fut plus vraisemblablement la deux-millionième que la deuxième — et alors que le spectre de l'arme nucléaire n'était certes pas exorcisé, l'homme a repris confiance en ce qu'il portait en lui de puissance de créer et d'aimer: les techni-

ques qui lui avaient permis de tuer, il allait les mettre en œuvre pour l'édification d'un monde meilleur, plus hospitalier. Et le feu de Prométhée serait, pour l'homme, lumière et force de libération, de promotion. Mais vint bientôt la désillusion, qui transforma le rêve en cauchemar: il n'y a pas eu de dernière guerre et les hommes continuent de se battre et de s'armer pour d'ultérieurs combats toujours plus atroces que les précédents; la faim continue de faire mourir l'homme qui a marché sur la lune, et la pauvreté des uns apparaît plus révoltante à côté de l'insolente opulence de ceux qui ne pourraient maintenir leur standard de vie s'ils abandonnaient leur séculaire pratique de pillage international; l'air même et l'eau des rivières et des mers, sources — réelles et mythiques — de la vie, sont devenus, parce que l'homme les a empoisonnés, porteurs de mort. Le feu de Prométhée s'est révélé destructeur. Et l'homme a beau faire, il ne réussit pas à conjurer la puissance de mort de ce feu qui, toujours, le fascine. Attiré par la lumière, le papillon revient inmanquablement à la lampe qui a douloureusement brûlé ses ailes...

L'homme soumis à la technique

La technique, il y a moins de trente ans, naquit de la guerre. L'homme, auparavant, connaissait les techniques: il les avait créées lui-même, il les utilisait pour construire sa maison, sa cité. Malhablement, parfois; et il arrivait alors que son outil blessait, comme une arme qu'il était devenu. Mais voilà que, depuis quelques décades, la technique, sortie des mains de l'homme façonnant ses outils, s'est comme hypostasiée;

elle est devenue indépendante, autonome... et tyrannique.

Le développement des outils — ou des machines — a entraîné ce qu'on a appelé la révolution industrielle¹. Car s'était opérée une transformation qualitative: non seulement des techniques nouvelles venaient-elles s'ajouter aux anciennes ou les perfectionner,

1. Cf. J. Fourastié: *Le grand espoir du XX^e siècle*, Paris, 1963. Aussi et surtout J. Ellul: *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, 1954 — auquel nous empruntons beaucoup. Il est intéressant de noter que l'ouvrage de J. Ellul fut traduit en américain en 1963; il a connu aux USA — dans la société technologique par excellence — un succès qu'il n'avait pas obtenu en France: on critique l'analyse, on rejette les conclusions..., mais on demeure fasciné et comme écrasé par la rigueur française d'une démonstration qui semble bloquer toutes les issues!

* Du 7 au 17 juillet 1970, avait lieu, au Regis College de Toronto, « the Eight Annual Institute of Sacred Science ». Animé par le professeur Gibson Winter (Divinity School, University of Chicago), l'Institut réunissait plus de cinquante théologiens nord-américains, de diverses dénominations chrétiennes, pour des recherches et échanges sur le thème: « Man and Freedom in a Technological Society ».

mais une *mentalité* elle-même nouvelle donnait peu à peu naissance à un *ordre social* nouveau, dans lequel la technique occupait une place de choix, la place autrefois réservée aux dieux (ou à Dieu) ou aux rois. La révolution industrielle des années 40-50 fut une révolution culturelle.

Elle avait été rendue possible par maints facteurs: un apprentissage séculaire de l'utilisation des techniques et une lente incubation donnant naissance à un ensemble technique solide et cohérent, une extraordinaire expansion démographique, une stabilité économique suffisamment flexible, une libération des tabous et des craintes qui pouvaient freiner le dynamisme d'une domination universelle par l'expansion technique. C'est la convergence de ces facteurs « externes » qui rendit possible, avec l'intention technique, l'avènement d'une société tout entière marquée par la technique et que l'on tend à appeler technologique.

Un mot caractérise, mieux que tout autre, le monde nouveau dans lequel nous sommes entrés: la *nécessité*. Parce que, dans un monde dominé par l'intention technique, *the one best way* doit être toujours recherché et mis en œuvre, il s'ensuit que l'homme n'a plus à choisir — et, en un sens, ne le peut plus — les moyens à utiliser pour obtenir la fin désirée. De plus, dans une civilisation ainsi caractérisée et dominée par la technique, le progrès technique s'avère irréversible, comme le montre bien l'histoire, et tend à croître selon une progression géométrique: l'interrelation des techniques fait que chaque nouvelle invention est susceptible d'applications fort diverses dans des domaines également fort divers et, d'avantage, qu'elle suscite de nouvelles inventions dans ces divers domaines. De sorte que tend à se constituer un *tout*, — et totalitaire! — un édifice qui se construit comme indépendamment de l'homme, de par une nécessité inhérente à ce que l'on pourrait appeler la logique de la technique. Cet édifice tend à l'universalité, de par la même logique intrinsèque; il n'est que de regarder l'évolution des dernières années pour constater que la technique, qui appartenait jadis à une civilisation, a maintenant englobé la civilisation entière — civilisation construite par la

technique, orientée vers la technique, et qui est exclusivement technique, comme le fait remarquer Ellul, c'est-à-dire qui exclut de plus en plus tout ce qui ne relève pas de la technique. Et ce n'est plus l'homme qui dirige cette évolution qui transforme la civilisation entière, qui l'a déjà transformée: l'autonomie est une caractéristique et une exigence intrinsèque de cette nouvelle civilisation technique, parce que la mise en œuvre des moyens les mieux adaptés — du point de vue technique — ne doit pas être contrecarrée par des considérations d'un ordre qui serait autre — et surtout pas par des considérations d'ordre éthique; la technique conditionne désormais l'économie des nations, la politique... et l'éthique, bien plus qu'elle n'est conditionnée par ces dernières.

L'homme, qui a créé ses techniques, doit désormais s'adapter lui-même — et ses rythmes de travail et ses modes même de penser — à une technique dont les impératifs ne peuvent être contournés. D'ailleurs, la technique travaille elle-même — par l'éducation, par la technique du travail, par l'orientation, par la propagande, par l'organisation des loisirs, etc. — à cette adaptation de l'homme; elle le fait progressivement s'« intégrer » au « système », au niveau même le plus profond de son intimité personnelle, au niveau de ses instincts, de ses capacités d'aimer, de ses aspirations spirituelles et religieuses.

Ainsi s'achève, conclut J. Ellul, l'édifice de cette civilisation qui n'est pas un univers concentrationnaire, car il n'y a pas d'atrocité, il n'y a pas de démente, tout est nickel et verre, tout est ordre — et les bavures des passions des hommes y sont soigneusement briquées. Nous n'avons plus rien à perdre et plus rien à gagner, nos plus profondes impulsions, nos plus secrets battements de cœur, nos plus intimes passions sont connues, publiées, analysées, utilisées. L'on y répond, l'on met à ma disposition exactement ce que j'attendais et le suprême luxe de cette civilisation de la nécessité, est de m'accorder le superflu d'une révolte stérile et d'un sourire consentant².

Est-il encore permis d'espérer dans cette prison de verre? Oui, dit-on. Et la technique elle-même offre à l'homme la possibilité de transcender les asservissements nouveaux imposés par la technique. Car, dit-on, ce n'est pas la

2. J. Ellul: *op. cit.*, p. 388.

technique qui est « mauvaise », mais son utilisation par l'homme qui peut être pervertie. La puissance technique a été utilisée par l'homme bourgeois — ou l'homme industriel — pré-technologique, qui recherchait égoïstement son profit individuel au détriment de la promotion collective rendue possible par la technique. Contre les prévisions des prophètes apocalyptiques, parmi lesquels il range J. Ellul, V.C. Ferkiss dresse l'image — qui semble bien mythique, quoi qu'il en dise — de l'Homme technologique: l'homme parfaitement raisonnable et ayant le sens des responsabilités communautaires, l'homme vraiment responsable et capable d'assumer la puissance technique, capable de faire brûler le feu de Prométhée au service de l'humanité³. J. K. Galbraith, pour sa part, compte sur l'avènement — déjà en voie de réalisation — de *technostructures* capables d'assurer la planification nécessaire à une judicieuse utilisation de la puissance nouvelle de l'homme technologique⁴.

Mais ces visions — dont je dois dire que j'en présente ici une version fort simplifiée — sont-elles réalistes? Ne risquent-elles pas de nous faire passer

des horreurs apocalyptiques aux illusionnaires descriptions eschatologiques d'un monde qui ne retrouvera — ou, pour être plus exact, qui ne trouvera — réellement son harmonie que dans l'au-delà d'une histoire qui sera toujours lutte, tâche et, aussi, désillusion?

Les critiques de notre société présentées par H. Marcuse nous ramènent, en tout cas, à la reconsidération de la nécessité technique magistralement exposée par J. Ellul et à celle, surtout, du caractère à la fois englobant et réducteur de la civilisation technique⁵. Dans cette société devenue unidimensionnelle, tout ce qui jaillit du cœur de l'homme et qui émerge à cette unidimensionnalité est aussitôt « intégré » par la technique — « intégré », c'est-à-dire illusoirement assumé pour être mieux étouffé. Car, pour être « adapté » à une civilisation unidimensionnelle, l'homme doit lui-même se laisser réduire à l'unidimensionnalité; il doit renoncer à la pensée, à la créativité, à l'amour. Alors, il sera adapté, et donc libre... Mais de quelle liberté peut-il désormais s'agir, qui serait coupée de la pensée et de l'amour créateurs?

Les espoirs de la « contre-culture »

La technique est là; et pour rester. Il serait illusoire de prétendre pouvoir y renoncer ou, même, y échapper. L'issue de toutes les crises, d'ailleurs, est à chercher dans le dépassement, non dans la régression. Mais ce dépassement est-il possible, qui permettrait « a humanized technology », promotrice plutôt qu'étouffante⁶?

Si la technique peut être humanisée, elle ne le sera certes pas par la tech-

3. Victor C. Ferkiss: *Technological Man. The Myth and the Reality*, New-York, 1970.

4. John Kenneth Galbraith: *The New Industrial State*, New-York, 1968.

5. Herbert Marcuse: *L'Homme unidimensionnel*, Boston, 1964; Paris, 1968. Voir aussi, du même auteur: *Vers la libération*, Boston et Paris, 1969.

6. Cf. Erich Fromm: *The Revolution of Hope. Toward a Humanized Technology*, New-York, 1968.

nique elle-même, mais par l'homme. Par l'homme qui peut devenir conscient de sa situation nouvelle — la prise de conscience est le premier pas d'une possible voie vers la liberté, comme le laisse entendre J. Ellul, — et imposer à l'évolution de sa civilisation une orientation aujourd'hui imprévisible; par l'homme qui peut déjouer mystérieusement les lois de la nécessité technique (les « lois » de l'économie, de la politique, etc.); par l'homme qui peut transcender la technique sans l'abolir ni en nier les dynamismes propres.

Or nous assistons, de diverses façons et à divers niveaux, à un éveil de la conscience. Et le seul fait qu'on ait tant parlé, depuis quelque temps, de révolution culturelle, en est un signe. La folie de la course aux armements et des guerres arbitrairement justifiées

apparaît de plus en plus évidente à tous; de même celle d'une exploitation inconsidérée des richesses de notre planète — avec les multiples problèmes qui s'ensuivent d'une scandaleuse pauvreté, souvent liée à la ségrégation raciale, et d'une mise en question de l'avenir même de l'humanité, donnant naissance à une sorte de science nouvelle, celle de l'écologie. Surtout, ceux que T. Roszak appelle « les enfants de la technocratie » s'insurgent massivement contre la société à laquelle ils doivent probablement, pour une part, leur possibilité d'insurrection: ils veulent « sortir » de cette société de fausse abondance fondée sur l'inégalité sociale, de cette société de consommation qui nie ou réduit ce qu'ils sentent surgir en eux de meilleur et qu'ils tentent parfois gauchement de retrouver dans les « voyages » artificiels rendus possibles par la drogue, de cette société technologique qui tend à étouffer les dynamismes créateurs d'amour...⁷ Leur

7. Théodore Roszak: *The Making of a Counter Culture. Reflections on the Technocratic Society and Its Youthful Opposition*, New-York, 1969. Analyse à la fois sympathique et lucide, dont les éducateurs, notamment, pourraient tirer grand profit.

insurrection, certes, est souvent ambiguë; leur recherche chemine parfois dans des sentiers qui semblent ne mener nulle part; surtout, leur rêve demeure trop souvent utopie d'adolescents. Mais il serait dommage que des adultes ne viennent pas affermir — lui donner cohérence et efficacité — cette opposition des jeunes à une étouffante société dominée par la technique. Car, malgré ses ambiguïtés, cette révolution culturelle — qui travaille à l'édification d'une sorte de « contre-culture », selon l'expression de Roszak, — est, pour l'homme de demain, porteuse d'espoir: elle est une des chances données à la liberté. Il serait dommage, surtout, que cette opposition ou révolution de la jeunesse contemporaine soit exploitée — comme à Manseau et ailleurs — et, finalement, intégrée. On a réussi à confectionner et à vendre des vêtements non-conformistes à l'intention d'une jeunesse pseudo-hippie qui voulait affirmer son désaccord avec la génération de ses pères; on a réussi à transformer l'aspiration à la vie intérieure et la soif de mise en rapport avec le mystère en commerce de la drogue. La technique permet d'exploiter

ter même l'opposition à la technique et à ses « lois » ou nécessités. Elle réussit trop souvent à tout « intégrer », tuant ainsi l'espoir naissant de libertés qui tentent de s'affirmer.

Prométhée est-il enchaîné pour de bon? Quelque chose en moi s'y refuse et exige que sa libération soit possible. Entre le cauchemar apocalyptique d'une damnation collective ou d'un esclavage généralisé, d'une part, et le rêve « en couleurs » d'un salut facile et d'une liberté paradisiaque à jamais assurée, d'autre part, un chemin demeure ouvert, abrupt et sinueux, qui est la voie d'une libération jamais acquise, mais toujours accessible comme un appel à la transcendance. Chrétien, je crois au mystérieux triomphe — donné une fois pour toutes — de la vie sur la mort, de la lumière sur les ténèbres; de la liberté sur l'esclavage, dans l'au-delà d'un lent cheminement de libération toujours à reprendre et à parfaire. Le même feu de Prométhée, qui dévore et qui tue, éclaire et réchauffe, fait vivre; le même feu.

Hegel: 1770-1970

— leçons d'un bicentenaire

par
René Champagne

Avec l'année 1970, des anniversaires importants se présentent, capables de satisfaire les goûts les plus variés, à condition qu'on ait conservé celui du passé. Pour les catholiques, cette année marque le centenaire de la définition d'un dogme auquel n'ont pas failli les vents ni les vagues, celui de l'infaillibilité pontificale. Les pays d'allégeance marxiste, pour leur part, se rappelleront la naissance, il y a un siècle, d'un petit homme énergique qui devait avoir une influence importante sur le cours de l'histoire, Lénine. La Province de Québec pourra se souvenir que naissait, il y a quatre siècles, à Brouage, Samuel de Champlain. Pour les mélomanes, voici Ludwig Van Beethoven,

né en 1770. Même si nous ne nous arrêtons qu'à l'un d'eux, mentionnons ensemble deux hommes, unis par une grande amitié, à travers lesquels la philosophie et la poésie se fécondèrent réciproquement, Hegel et Hölderlin.

Congrès sur Hegel

Le bicentenaire de la naissance de Hegel a déjà donné lieu, en plusieurs villes d'Europe et d'Amérique, à d'importantes manifestations. L'Université York, de Toronto, a tenu, en mai dernier, une session sur la pensée politique de Hegel; en juin, c'est l'Université Marquette, de Milwaukee, qui tenait un symposium international visant à dégager l'héritage intellectuel de Hegel; du 12 au 16 juillet, dans la ville de Stuttgart, qui s'honore à juste titre d'avoir donné naissance à Hegel, un

congrès d'envergure réunissait la fine fleur des hégéliens d'Allemagne et de France. À la fin d'août, Berlin-Est accueillera également un congrès international consacré à Hegel où l'on pourra voir si le philosophe du Savoir absolu comblera ou accentuera le fossé qui existe entre les idéologies que nous savons. Pour terminer, soulignons que l'Université de Boston organise, pour décembre prochain, un symposium sur « Hegel et les sciences », où un philosophe canadien-français, le professeur Yvon Gauthier, de l'Université de Sudbury, donnera une communication.

Pourquoi retourner à Hegel?

Personne, certes, ne peut être obligé à fréquenter un congrès, qu'il soit consacré à Hegel ou à saint Thomas; on ne peut non plus forcer qui que ce

soit à prendre part à un festival de musique *pop*. Mais, devant le nombre et l'ampleur des manifestations que provoque le bicentenaire de la naissance de Hegel, l'« honnête homme » du 20e siècle, qu'intéressent les activités culturelles de son époque, ne pourra refuser de penser — ou, au moins, de soupçonner — qu'il y a ici en jeu beaucoup plus qu'une fête de famille et que l'expression d'un cercle fervent, mais étroit, de disciples; il sera amené à comprendre, s'il veut bien porter attention à ce qui s'est passé depuis deux siècles dans le domaine des idées, l'importance primordiale de la pensée hégélienne dans la genèse de notre culture moderne. Maurice Marleau-Ponty a bien vu cette importance en écrivant ce qui suit: « Hegel est à l'origine de tout ce qui s'est fait de grand en philosophie depuis un siècle... On pourrait dire sans paradoxe que donner une interprétation de Hegel, c'est prendre position sur tous les problèmes philosophiques, politiques et religieux de notre siècle.¹ » Pierre-Jean Labarrière, dans sa récente et brillante étude sur la *Phénoménologie de l'Esprit*, fait sien et commente ce jugement, lorsque, parlant de l'héritage de Hegel, il s'exprime ainsi: «... recueilli au sein des divisions que l'on sait, il n'a cessé de fructifier jusqu'à nous, suscitant des options diverses et même antagonistes; il n'est nul mouvement de quelque importance qui ne se soit un jour, directement ou indirectement, situé, défini par rapport à cette entreprise majeure que représente, dans l'histoire de la pensée, l'hégélianisme.² »

Aussi lorsque, en 1970, on rappelle qu'il y a deux siècles, un 27 août, pour

1. *Sens et Non-sens, L'existentialisme chez Hegel*, Paris, 1950, p. 110.

2. *Structures et mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel*, Paris, 1968, p. 10.

être précis, naissait à Stuttgart, en Allemagne, — on peut y voir sa maison natale, rue Eberhard, épargnée par les bombardements — Georg-Wilhelm-Friedrich Hegel — lequel fit d'abord des études de théologie protestante dans la romantique ville de Tübingen, où il se lia d'amitié avec Hölderlin et Schelling, exerça quelques années le préceptorat, puis enseigna la philosophie durant une trentaine d'années, avant de mourir, à Berlin, entouré d'un prestige non équivoque, emporté par une épidémie de choléra, à l'âge de soixante-et-un ans; lorsqu'on rappelle que ce même Hegel a écrit des ouvrages philosophiques d'une extrême profondeur et d'un accès difficile, il faut le dire, comme la *Phénoménologie de l'Esprit*, la *Science de la Logique*, les *Leçons sur l'Esthétique*, les *Principes de la Philosophie du Droit*; lorsqu'on rappelle tout cela, il ne peut nullement s'agir d'une pieuse remémoration du passé. Ou plutôt, s'il y a un souvenir, car il y en a un, il doit s'accompagner inséparablement d'une présence à notre aujourd'hui et à notre futur, attitude une et complexe à la fois, dialectique, pourrait-on dire avec à-propos, qui vise à la récupération consciente, pour notre époque, des courants qui ne cessent de l'irriguer. C'est ainsi qu'il faut interpréter le retour à Hegel, dont témoignent les activités qui marquent son bicentenaire de naissance. On n'a pas à retourner vers lui d'une façon servile, en un psittacisme formel et académique, dénué de toute créativité, indifférent aux problèmes actuels. Un tel mimétisme de la pensée, Hegel serait d'ailleurs le premier à le récuser, lui qui pesait la valeur d'une philosophie selon son attention aux conflits d'une époque et à sa capacité de les résoudre. C'est ainsi qu'il estimait d'une égale valeur toutes les philosophies chez lesquelles on pou-

vait retrouver une telle adéquation. Le problème n'est donc point de répéter Hegel, encore que ce ne soit pas un labeur méprisable, quand on réfléchit à toutes les énergies intellectuelles qu'il ne peut que solliciter, mais bien, à travers lui et par lui, de comprendre et d'éclairer ce que nous vivons aujourd'hui. Ceux qui hésiteraient sur l'opportunité de pratiquer eux-mêmes ce long détour par Hegel, ou de ce qu'il soit pratiqué par d'autres, ne devraient pas oublier qu'il existe au moins cinq penseurs dont l'influence sur notre culture demeure, à tort ou à raison, capitale, et qui ne peuvent être vraiment identifiés si l'on ne dégage point leurs relations à l'hégélianisme, Kierkegaard, Marx, Nietzsche, Sartre et Marcuse.

Le Québec et Hegel

Pour terminer, on peut se demander s'il y aurait profit, pour le Québec et, en particulier, pour les philosophes du Québec, à se mettre à l'école de Hegel, à l'instar de la France, de l'Allemagne et des États-Unis qui viennent de fonder leur *Hegel Society of America* (HSA). À la question ainsi posée, il faut répondre par l'affirmative, sans prétendre pour autant que le passage par Hegel, le séjour dans l'espace hégélien s'impose d'une nécessité absolue. La pensée de Hegel est susceptible de nous aider à comprendre et à identifier les mouvements multiples et variés qui agitent notre époque tourmentée, elle offre certaines catégories mentales, certains instruments conceptuels qui permettent d'analyser en profondeur et d'interpréter dignement la portion d'histoire que nous vivons. Tout cela peut se résumer en disant que Hegel est celui qui, plus que tout autre philosophe, nous invite à chercher et à trouver le *sens* de notre vie individuelle et collective.

Norman Specialties, Inc.

ROSAIRE DESNOYERS, PRÉS.

Ameublement et accessoires de bureau

261 est, rue Craig, Montréal — 861-9879

L'Église aujourd'hui

deux éditoriaux, une étude sur le prêtre,
une étude sur l'activité œcuménique

1 1870-1970 : l'infaillibilité du magistère pontifical

Le 18 juillet 1870, les évêques réunis pour le premier concile du Vatican votaient et Pie IX ratifiait le dogme de l'infaillibilité du magistère pontifical extraordinaire. L'événement fit alors beaucoup de bruit, tant chez ceux qui l'accueillaient avec enthousiasme que chez les adversaires du projet. Un siècle plus tard, avec une discrétion remarquable toutefois, on en a célébré l'anniversaire. Et il est intéressant de jeter un regard sur la situation actuelle de ce dogme dans l'ecclésiologie et dans la pensée chrétienne. L'impression d'ensemble est que, après une phase d'enthousiasme parfois excessif, qui a donné lieu à une sorte de globalisation ou d'extension indue du prestigieux pouvoir pontifical, on n'a fait depuis lors que nuancer et restreindre la portée concrète du dogme. En réalité, l'affirmation de Vatican I était très nuancée: l'infaillibilité pontificale, enracinée dans l'infaillibilité de l'Église et de son magistère collégial, est orientée et limitée au service pastoral de l'Église universelle; elle ne constitue pas un privilège personnel du pape, mais est attachée à sa fonction; le magistère pontifical extraordinaire ne peut être exercé qu'en matière de foi et de morale, et dans la soumission à certaines exigences éthiques, comme l'a bien fait remarquer Y. Gasser; cet exercice n'implique aucune révélation, mais une assistance de l'Esprit.

Ces précisions ont été souvent oubliées dans les années qui ont suivi la proclamation du dogme, ce qui a entraîné des difficultés œcuméniques qui sont loin d'être surmontées. De plus, certains auteurs ont développé une mystique pontificale qui a pu servir en son temps, mais qui nous laisse aujourd'hui mal à l'aise. Je pense, en particulier, à Louis Veillot, dont les idées à ce sujet ont eu une forte influence au Canada français. Le résultat le plus clair a été que, pour plusieurs, et pendant longtemps, l'Église centrale et son chef ont occupé tant de place que l'Église locale en a souffert, en perdant trop le sens de sa propre responsabilité.

Vatican II est venu rétablir l'équilibre en accentuant l'importance de la collégialité épiscopale. Au point que l'on a senti le besoin d'ajouter une note préliminaire explicative à la constitution sur l'Église, pour bien préserver les déclarations de Vatican I sur la primauté et l'infaillibilité pontificales. En fait, Vatican II n'a rien récusé de la doctrine du concile précédent. Ce qui a modifié, en un sens, l'intelligence théologique de l'infaillibilité pontificale — et, conséquemment, son exercice pastoral, — c'est l'« économie » nouvelle dans laquelle Vatican II l'a située, grâce surtout à la reconnaissance de la collégialité épiscopale comme corps représentatif des Églises locales qui constituent l'Église, Peuple de Dieu: une « économie »

plus complète ou plus intégrale et plus équilibrée, une « économie » communionnelle coordonnant organiquement toute l'autorité — y compris magistériel — de l'Église.

De plus, le progrès des études historiques, surtout depuis une dizaine d'années, établit avec une clarté de plus en plus grande que le décret *Haec Sancta* du concile de Constance (6 avril 1415), décret qui affirme la supériorité du concile sur le pape dans certaines circonstances précises, est bel et bien un décret valide; que le pape Martin V et son successeur l'ont ratifié et imposé aux Hussites dans leur profession de foi; que, d'ailleurs, le pape Martin V, élu après la déposition par le concile des trois papes simultanés qui se partageaient à ce moment l'Église, lui devait la validité de son élection. Un nombre croissant d'ecclésiologues de valeur se rendent aujourd'hui à l'évidence de ce fait: Huizing, De Voogt, Malmberg, Küng, Oakley et d'autres.

Le résultat le plus clair de cette évolution de la pensée, au cours du siècle, a été de déplacer le centre d'intérêt: depuis Vatican II, surtout, on se soucie beaucoup plus du *style d'exercice de l'autorité* dans l'Église que de la structure et des attributions spéciales de cette autorité, y compris l'infaillibilité. En fait, le pape Pie IX, qui tenait très fort à la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale, n'en a lui-même jamais appelé de ce privilège pendant les huit années de son pontificat qui suivirent le premier concile du Vatican. Si l'on excepte la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, proclamation antérieure au concile et donc à la définition de l'infaillibilité pontificale, il n'y aura, par la suite, qu'un seul usage: lors de la définition du dogme de l'Assomption, en 1950. Et, même alors, la consultation préliminaire fut si vaste que la définition pontificale équivaut, en pratique, à une décision conciliaire. Après un siècle, nous en sommes venus à penser l'ecclésiologie — les structures et aménagements ecclésiastiques — en termes *essentiellement provisoires*, pour reprendre une expression de Malmberg. Et il est heureux qu'il en soit ainsi: le caractère eschatologique de l'Église rend son renouvellement structural indispensable. Ce qui perdure, dans l'Église, c'est le « contenu », non le cadre. D'où un accent nouveau sur l'infaillibilité *de l'Église* dans sa foi, sur l'infaillibilité *du magistère* dans sa proclamation de la foi, et un intérêt réduit pour l'infaillibilité pontificale elle-même, d'application extrêmement rare et limitée à la définition de la foi.

Finalement, à travers cette évolution des perspectives, le dogme lui-même de l'infaillibilité pontificale, mieux situé dans une ecclésiologie plus équilibrée, peut apparaître plus valable et plus « croyable » dans une perspective œcumé-

nique. Que ce service de la foi et de l'unité qu'est le pontificat soit garanti de l'erreur dans les situations critiques apparaîtra de plus en plus, espérons-le, comme une valeur authentiquement évangélique.

Julien HARVEY.

2 Les finances du Vatican — des « précisions » qu'on eût souhaitées plus précises

À la suite de Nino Lo Bello et en présentant son ouvrage *, la *Tribune de Lausanne*, la *Wochenpresse* de Vienne et l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel* — entre bien d'autres publications d'inégale importance — ont voulu éclairer le public (?) sur la situation financière du Vatican. Le mystère intrigue depuis fort longtemps; et l'ignorance donne périodiquement lieu aux élucubrations les plus fantaisistes. À la fin du dernier concile, d'aucuns laissaient entendre que les réserves du Vatican étaient presque épuisées et qu'il eût été, en tout cas, financièrement impossible de tenir une session supplémentaire. Plus généralement, les supputations vont dans la direction opposée et tentent d'établir, avec l'apparence de la rigueur, le caractère fabuleux des richesses de l'État pontifical. Il y a deux ans, à Rome, le bruit courait que le Vatican tenait le gouvernement italien à sa merci et pouvait donc facilement s'opposer à une révision des accords du Latran ainsi qu'à ce fameux projet de loi sur le divorce: un retrait massif des capitaux investis par le Vatican dans les entreprises italiennes jetterait l'Italie entière dans un marasme économique auquel elle ne survivrait pas.

Le 21 juillet dernier, à la suite de l'écho accordé dans la presse internationale aux chiffres de Lo Bello, l'*Osservatore Romano* publiait des « précisions » fournies par la secrétairerie d'État du Vatican: le Vatican « n'a de participations majoritaires dans aucune société », il ne « contrôle » pas les banques italiennes, son capital productif, bien loin de se chiffrer dans les 12 ou 15 milliards de dollars (entre 50 et 55 milliards de francs suisses,

disait la *Tribune de Lausanne*), n'atteint même pas « la centième partie de cette somme ». Utiles « précisions », mais qu'on eût souhaitées plus précises. Car il demeure bien des points d'interrogation, après lecture de la mise au point de la secrétairerie d'État. Sans doute, le fait que le Vatican ait « des dépôts dans des banques non italiennes, en Amérique et en Suisse », est-il « chose tout à fait normale » si l'on pense, comme on le fait observer, au caractère international de l'Église et à sa mission; mais semblable observation n'apporte guère de « précision » quant aux chiffres. Cet exemple suffira pour montrer comment le « simple fidèle » — le « profane » qui n'est familier ni avec les rouages ecclésiastiques, ni avec les rouages économiques, — est à nouveau livré à la fantaisie des supputations arbitraires.

À la fin du dernier concile, on a émis le vœu qu'une information objective soit fournie concernant la situation financière du Vatican et des Églises locales. Il ne semble pas encore avoir été vraiment entendu. Aussi la fantaisie l'emportera-t-elle de nouveau, dans quelques semaines ou quelques mois, pour s'en prendre encore une fois à l'*Or du Vatican* et à son « empire » ou pour condamner l'excessive richesse de l'Église de Montréal ou de celle de Québec. Car, dira-t-on, on ne jouerait pas à cache-cache avec une telle finesse si l'on n'avait rien à cacher. Plus vraisemblablement, on juge sans doute avec raison qu'un brutal rapport financier risquerait fort d'être mal compris et mal interprété. Car les sommes gérées par le Vatican pour sa propre administration, pour le gouvernement de l'Église universelle (curie, commissions et services divers) et pour les multiples œuvres internationales plus ou moins étroitement liées à la proclamation de l'Évangile doivent être considérables. De même, toute proportion gardée, celles administrées au niveau des Églises locales. Sans donc exiger des rapports financiers stricts et détaillés, qui dérouteraient peut-être le « profane », on peut souhaiter que des chiffres globaux — mais véridiques et précis — soient publiés et que semblables rapports soient accompagnés de notes explicatives concernant la « politique » pastorale/financière mise en œuvre par le Vatican et par les responsables des Églises locales dans l'utilisation des fonds hérités de l'histoire ou régulièrement prélevés à travers le monde. L'Église entière ne pourrait que s'en mieux porter.

Guy BOURGÉAULT.

Vient de paraître

L'ESSOR DE LA CULTURE

Un instrument de travail pour mieux comprendre et mieux goûter la culture. Le tout est centré sur le chapitre II de la deuxième partie de la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* sur l'Église dans le monde de ce temps. Le titre de ce chapitre, reproduit au complet, est « L'essor de la culture ».

La première partie de l'ouvrage présente un texte du père Pierre Angers: « Culture: Définitions et distinctions ». Ce texte, clair et stimulant, prépare tout naturellement l'esprit à la réflexion sur les textes du Concile, qui constituent la deuxième partie du volume. Une troisième partie présente un choix de textes susceptibles d'aider à approfondir et à goûter les textes précédents. Suit une bibliographie, qui pourra être utile à ceux qui désireraient creuser davantage un sujet complexe mais captivant.

128 pages. Format livre de poche. \$1.50 (Par la poste: \$1.65)

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-351

le prêtre: homme de l'autorité

par

Karl Lévêque

le « joueur de flûte », le « poète » ou « un militant qui dit la messe » —
le prêtre : homme du culte et de la Parole

Les notes qui suivent font écho, pour une bonne part, à une session de réflexion sur le sens du sacerdoce à laquelle ont participé, il y a maintenant plus d'un an, une quinzaine d'étudiants en théologie. Exégèse et histoire vinrent fréquemment stimuler la réflexion et les échanges. Les problèmes soulevés n'étaient toutefois pas théoriques, mais véritablement existentiels: il s'agissait, pour chacun des participants, d'éclairer la décision qu'il devait prendre d'accéder ou non au sacerdoce. A la veille d'endosser la responsabilité sacerdotale, nous avions peine, après huit ou même treize ans de préparation, à comprendre la signification concrète — *the relevance* — de l'option désormais prochaine. Ce simple fait témoigne, à sa façon, de la profondeur du malaise sacerdotal actuel dans une Église qui s'interroge sur sa mission et sur sa structure.

Paradoxalement, au terme des échanges prolongés auxquels je viens de faire allusion, l'inconfortable lien sacerdotal — autorité prenait peu à peu la forme, par delà le malaise et la crainte d'« être perçu comme » et même d'*être* « homme d'Église », c'est-à-dire celui qui représente dans l'église la hiérarchie et qui incarne l'autorité, d'une reconfortante intuition de ce qui, chez le prêtre, est peut-être essentiel et, en tout temps, fondamental. C'est cette intuition que, conscient de sa partialité, je veux tenter ici d'explicitier un peu: le prêtre n'est pas d'abord l'homme de la Parole ou l'homme du Sacrement, mais l'homme de l'Autorité — par laquelle Parole et Sacrement sont « exercés ».

Le prêtre seul, dans la communauté ecclésiale, a pouvoir de *faire* — en cette communauté et pour elle — l'Eucharistie. Comme *le joueur de flûte* des temps de festivité. Mais, si Socrate fait parfois de la musique, dit Aristote, on ne saurait cependant le définir adéquatement en disant qu'il est musicien. De même le prêtre ne peut-il être défini en sa totalité existentielle par le pouvoir qu'il a — et dont l'exercice n'occupe, de façon immédiate, qu'une infime partie de son temps de travail — de « confectionner » les sacrements. (Ce qui n'invalide pas la définition du prêtre comme celui qui *fait* l'Eucharistie, dans la mesure où on donne à ce *faire* toute la dimension de construction ecclésiale qu'il peut évoquer.)

le responsable du club des joueurs d'échecs, le représentant du Christ-Tête —
le prêtre : homme d'Église, homme de l'autorité

Chacune des images ci-dessus rapidement évoquées fait entrer, à sa façon et selon un angle particulier, dans la réalité sacerdotale. La dernière, surtout, introduit dans le champ de vision la dimension d'autorité. Prêtres, nous aurions bientôt, par le mandat ecclésial reçu, à représenter l'autorité, à *être* l'autorité. La formule, au premier abord, choque comme un blasphème. Et elle nous atteignait, au cours de nos échanges à ce sujet, à l'endroit précis où le bât blesse: intermédiaires entre une autorité (dont nous ne contestons pas l'existence, mais le mode d'exercice) à représenter et le peuple chré-

Par contre, le prêtre est tout entier l'homme de la Parole à proclamer. Mais, si tout chrétien est authentiquement prophète, suffit-il, dès lors, pour définir adéquatement le prêtre, de dire qu'il est, face à l'Évangile, ce que *le poète* est à la Parole et qui le distingue de l'homme de la rue... ou du laïc ?

À vrai dire, l'analogie du charisme poétique me paraît moins féconde que celle que l'on peut tirer de l'expérience politique. Le militant d'un parti — le permanent — doit assumer des responsabilités et accomplir des tâches qui n'incombent pas à tous les membres ni aux sympathisants. De même le prêtre — qui n'est pas toujours un « permanent » — reçoit-il mandat de structurer l'Église autour de la Parole et de l'Eucharistie; il est, selon la formule de M. Bellet, « un militant qui dit la messe ».

tien au sein duquel nous la re-présentons, nous serions définis « d'en haut » et « d'en bas » en des termes probablement inconciliables et, suspendus entre ciel et terre au milieu d'un schéma hiérarchique guère évangélique, « crucifiés ».

La réalité, toutefois, ne peut être éludée. Il est dans le dessein de Dieu que, selon l'économie de l'Incarnation et dans son prolongement, la multitude des croyants, investie du sacerdoce royal, se constitue en société visible. Ce qui implique nécessairement autorité et fonction « organisatrice ». Comparant le prêtre au *responsable d'un club de joueurs d'échecs*, Karl Rahner

définit sa fonction — et son autorité — comme étant celle d'organiser le club, de favoriser la participation et le jeu des membres... et non de jouer à leur place¹ ! C'est d'ailleurs cela que, empruntant à saint Paul une image plus riche, affirme Vatican II:

La fonction des prêtres, en tant qu'elle est unie à l'ordre épiscopal, participe à l'autorité par laquelle le Christ lui-même construit, sanctifie et gouverne son Corps.

pouvoir et domination — fonction et service — le prêtre : homme de l'autorité selon l'Évangile

Semblable autorité, il ne faut point se méprendre, ne se laisse aucunement réduire à la diaconie de régence, au pouvoir de « juridiction ». Car elle fonde la triple mission du prêtre — cultuelle, prophétique et royale ou de gouvernement pastoral — qu'une constante Tradition a lue dans l'Écriture.

Grâce au pouvoir sacré dont il est investi, le prêtre, ministre du Christ, instruit et gouverne le peuple sacerdotal, accomplit, en qualité de représentant du Christ, le sacrifice eucharistique et l'offre à Dieu au nom de tout le peuple³.

De sorte que la notion d'autorité, quoique plus directement liée à la fonction de gouvernement pastoral, apparaît comme englobante par rapport aux deux autres fonctions: le prêtre doit structurer la communauté ecclésiale (fonction de gouvernement pastoral) autour de deux pôles que sont la Parole (fonction prophétique) et l'Eucharistie (fonction cultuelle ou sanctificatrice), puisque l'Église est le lieu de la Parole et du Sacrement.

Voilà ce qui, fondamentalement, définit l'autorité ecclésiale et fixe les normes de son exercice — normes dont il faut bien reconnaître qu'elles ne furent pas toujours respectées. Au lieu de demeurer fonction de la communauté, l'autorité ecclésiale — humaine, i.e. exercée par des hommes, — a souvent cherché à se muer en instance absolue, au dessus et comme hors de la communauté. Mais l'autorité n'est

C'est pourquoi le sacerdoce des prêtres, s'il repose sur les sacrements de l'initiation chrétienne, est cependant conféré au moyen d'un sacrement particulier qui, par l'onction du Saint-Esprit, les marque d'un caractère spécial, et les configure ainsi au *Christ-Tête* en personne.

...
(Car) les prêtres exercent, à leur niveau d'autorité, la fonction du *Christ-Tête* et Pasteur: au nom de l'évêque, ils réunissent la famille de Dieu, la communauté des frères qu'habite un dynamisme d'unité².

pas un en-soi qui pourrait subsister en dehors de la communauté; elle se réfère toujours, au contraire, comme le note M. de Certeau, à un « reçu comme croyable » dans la communauté.

Toute autorité repose sur une adhésion. Proudhon dit même qu'elle est « matière de foi » et qu'elle a pour fondement une « croyance ». Un accord spirituel donne seul, finalement, à l'exercice d'un pouvoir sa légitimité: c'est une conviction (qui est un *contrôle*) proportionnée à une représentation (qui est une *issue*). Cette coordination crée un lieu sans propriétaire et constitué par un échange ou un partage...⁴

C'est dire qu'une « représentation » fait autorité, est vérité, pour autant qu'elle est l'« issue » d'un échange qui, poursuit M. de Certeau, en a établi la crédibilité. Si la formule paraît audacieuse à certains, je les référerai au décret conciliaire sur *la liberté religieuse*: traitant du rôle du magistère dans la recherche de la vérité, le document conciliaire stipule que

... la vérité doit être cherchée selon la manière propre à la dignité de la personne humaine et à sa nature sociale, à savoir par une libre recherche, avec l'aide du magistère, c'est-à-dire de l'enseignement, de l'échange et du dialogue par lesquels les uns exposent aux autres la vérité qu'ils ont trouvée ou pensent avoir trouvée, afin de s'aider mutuellement dans la quête de la vérité...⁵

Or il n'en fut pas toujours et n'en est pas encore toujours ainsi. Certains affrontements récents manifestent, comme le fait observer Hervé Chaigne, que l'Église ne « dispose pas d'une théorie et d'une pratique du traitement démocratique et évangélique des contradictions dialectiques intra-ecclésiales ».

4. Michel DE CERTEAU: « Les révolutions du croyable », dans *Esprit*, 2 (1969): 200-201.

5. *Dignitatis Humanae*, 3 b.

les »⁶. Il faudra sans doute de nombreuses et longues études d'histoire et de sociologie politique pour mettre en évidence les emprunts — dont la durabilité, à tout le moins, est malheureuse — faits par l'Église aux schèmes d'autorité de la société civile, aux diverses étapes de son évolution. L'assimilation du type d'autorité féodale par les évêques du Haut Moyen-Âge est devenue un lieu commun de la critique dans l'Église. Plus près de nous, la spiritualité sacerdotale de l'école française, comme le dévoile l'étude de R. Domergue, fut assez profondément marquée par les préjugés de classes du cardinal Bérulle et par la conception très particulière de l'autorité qui en découlait⁷.

Une profonde conversion sera donc nécessaire pour que l'Église retrouve une conception évangélique de l'autorité qui, seule, permettra au sacerdoce ministériel de ne pas se pervertir en cléricisme. Sans mettre en question le « principe d'autorité » dans l'Église, on peut certes déplorer que certains modes de son exercice faussent trop souvent les relations au sein de l'Église⁸.

S'inspirant, à la suite de Vatican II, de la conception évangélique de l'autorité-service telle qu'elle apparaît, notamment, dans la scène du lavement des pieds, on ira plus loin en souhaitant, comme l'a déjà fait le groupe controversé *Échanges et Dialogue*, dans sa « motion sur l'autorité », que l'autorité apostolique donnée par le Christ à son Église serve la communauté des croyants et l'unité de la foi le plus pleinement possible. Cette autorité-là, — à redécouvrir et à promouvoir, — qui s'enracine dans l'obéissance fondamentale à l'Esprit Saint qui rend présent Jésus-Christ, est commune à toute l'Église (évêques, prêtres et laïcs); elle s'exerce comme un service de la communauté et, comme telle, doit promouvoir, coordonner et authentifier les initiatives de la communauté; elle

6. Hervé CHAIGNE: « Le mouvement du 3 novembre: positions et combats d'*Échanges et Dialogue* », dans *Frères du Monde*, 61-62 (1969 — numéro spécial sur la crise du clergé): 42.

7. Raymond DOMERGUE: « Les racines du cléricisme », *Ibid.*: 114-115.

8. Cf. Hervé CHAIGNE: art. cit.: 45.

1. Cf. Karl RAHNER, art. « Priestestium », dans K. RAHNER u. H. VORGRIMMER: *Kleines Theologisches Wörterbuch*, Freiburg, 1961, p. 300 surtout.

2. *Presbyterium Ordinis*, 2 c et 6 a.

3. *Lumen Gentium*, 10 a. Voir aussi, à ce sujet, l'article déjà cité de K. Rahner.

est celle du Peuple de Dieu, et non celle d'un élu du Saint-Siège et des gouvernements; elle est service et non promotion⁹.

J'ajouterai simplement, par mode de corollaire, que le service du prêtre ne saurait concerner que ses frères dans la foi, puisqu'il a pour mission d'édifier l'Église, laquelle, à son tour, est au service de l'humanité et plus particulièrement de ceux qui, dans le monde, sont victimes d'injustice. Or, pour être reconnue participante au combat des hommes, l'Église devra, bien entendu, rompre les multiples attaches qui l'asservissent en la liant aux classes dirigeantes trop souvent oppressives. C'est à ce prix seulement que son autorité sera croyable et qu'elle sera elle-même sacrement de salut pour le monde.

La répartition dialectique de l'autorité parmi tous les membres de la communauté des croyants explique pourquoi le malaise actuel du prêtre est, en fait et au fond, celui de toute l'Église. Si le prêtre vit peut-être plus tragiquement que d'autres la crise de l'Église, c'est qu'il lui est plus difficile qu'au laïc d'« objectiver » l'Église: il ne la connaît que comme « communauté-sujet », selon l'expression de M. Bellet, et sa grande souffrance, souvent, est d'avoir perdu de vue, pour ne les plus trouver autour de lui, les laïcs qui auraient autant à cœur que lui d'« inventer » une Église appelée à demeurer toujours neuve. Car le fait, pour lui, d'« incarner » l'autorité ne signifie pas qu'il est l'Église à lui tout seul, mais que, selon le charisme d'autorité-service qui est le sien et qui constitue sa mission au sein de la communauté, il lui revient de susciter, de construire et d'exprimer (avec une patience inlassable) un consensus, une « vérité » et une « orthopraxie » qui soient à la dimension de toute l'Église, c'est-à-dire dont tous les croyants participent activement. Telle est sa fonction, dont la « crédibilité » doit être constamment réévaluée par la communauté entière.

9. Paragraphe inspiré de la « motion sur l'autorité » telle que rapportée par H. Chaigne — *Ibid.*: 46.

activité œcuménique et situation politique

par
Gilles Langevin

On a attiré l'attention bien des fois, ces dernières années, sur les problèmes qu'entraîne la coïncidence des divisions nationales, ou ethniques, et des allégeances religieuses au Canada — « coïncidence » devant être entendu ici en ce sens que la quasi totalité des Canadiens français sont catholiques romains et que la grande majorité des Canadiens d'expression anglaise se rattachent à la communion anglicane et aux communautés protestantes. La situation pose d'ailleurs des problèmes du point de vue de l'unité politique du Canada et, si l'on s'occupe davantage de la composante religieuse de cette situation, du point de vue de l'activité œcuménique. La Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme s'est préoccupée du pôle politique de la question, au point de créer un comité spécial chargé d'étudier la rencontre du facteur religieux et du facteur ethnique au Canada. C'est du point de vue de la reconstitution de l'unité chrétienne que nous voulons aujourd'hui envisager la dualité canadienne, ainsi que nous l'avons fait, notamment, lors du congrès de fondation de ce Groupe mixte de travail, en 1967.

Il faudra tenir compte, pour une juste appréciation de la situation actuelle de l'œcuménisme au Canada, d'autres facteurs tels la sécularisation des mentalités et des institutions qui affecte notre pays comme le reste du monde; un certain fléchissement, dont nous ne pouvons analyser ici les causes, dans l'attrait qu'exerçait sur les chrétiens la réalité œcuménique. Du point de vue des réalités ethniques ici enga-

* Communication faite, en mai dernier, à un Groupe mixte de travail réunissant des délégués de la Conférence catholique canadienne et du Conseil canadien des Églises.

gées, il faut noter que nous ne parlerons pas de ce qu'on a coutume d'appeler rapidement « the French fact in Canada », mais plutôt du climat politique du Québec au lendemain de la flambée indépendantiste à laquelle a donné lieu la dernière campagne électorale provinciale. Le résultat de ces dernières élections nous préservera d'ailleurs d'une autre méprise, celle qui consisterait à attribuer à tous les groupes de Québécois toutes les attitudes que l'on décrira ci-dessous.

Dans la première partie de cet exposé, je voudrais décrire la situation actuelle du Québec quant à la mentalité politique qui y règne et quant aux implications de cet état d'esprit pour l'effort œcuménique. Nous tenterons, en second lieu, de définir l'attitude que des Canadiens préoccupés de l'unité chrétienne doivent adopter dans les circonstances présentes.

La conjoncture politique au Québec...

On est bien tenté, au lendemain d'élections qui ont accordé une très large majorité à un parti aussi nettement fédéraliste que celui de M. Robert Bourassa, de croire que le danger de la sécession est à jamais conjuré au Québec; que l'histoire du Parti québécois aura été, somme toute, une aventure sans lendemain; que, enfin, les promoteurs de la souveraineté politique du Québec sont disqualifiés de manière irrémédiable devant l'opinion publique. On voudrait bien, dans certains milieux, que la tension des derniers mois soit un cauchemar tout à fait évanoui, que le résultat de la consultation populaire ait attesté le bon sens de la majorité et ait ramené les dissidents à la raison.

Sans nier qu'une certaine fièvre soit tombée depuis ces élections, et que des illusions se soient dissipées chez beaucoup d'indépendantistes qui se voyaient déjà au pouvoir, négociant notre sortie

de la confédération canadienne, il faut constater que les problèmes fondamentaux restent entiers. La survie et l'épanouissement d'une nation distincte et de la culture qui la définit ne sont guère mieux assurées par les institutions sociales et politiques, dans un Québec touché de surcroît par la dénatalité et, en particulier, dans une métropole de plus en plus cosmopolite et anglophone. Si le climat des rapports s'est déjà amélioré entre les autorités provinciales et le gouvernement central, on ne prévoit pas encore l'aménagement d'une nouvelle constitution canadienne qui répondrait aux vœux et aux attitudes de tous les chefs politiques du Québec, quelle que fût leur allégeance politique, durant les vingt-cinq dernières années. Enfin, ce que tout le monde à peu près considère ici comme l'intransigeance et la rigidité du gouvernement central ne semble pas s'être encore atténué.

Aux problèmes qui ont survécu aux récents succès de M. Bourassa, force est bien d'ajouter le problème, nouveau celui-là, du ressentiment qu'a engendré dans les milieux indépendantistes la défaite cuisante du Parti québécois. La disproportion flagrante entre la masse de vote péquiste (près de 25% du vote total) et la représentation que le groupe indépendantiste a obtenue à l'Assemblée nationale (7 députés sur 108) apparaît comme une grossière injustice, dont les francophones ont naturellement fait les frais, surtout ceux de la région métropolitaine, placés au cœur des difficultés ethniques. De plus, le caractère massivement libéral du vote anglophone et néo-canadien a élargi le fossé qui sépare déjà nos communautés respectives. Ajoutons, à ce chapitre, que le caractère douteusement démocratique de certaines manœuvres (par exemple, le départ ostentatoire de capitaux pour Toronto) a envenimé des oppositions et accrédité bien des méfiances.

Il faut faire grand cas, enfin, de la nature des milieux où se recrute l'indépendantisme québécois. Si les partis traditionnels ont conservé la faveur de

la petite bourgeoisie, si le Crédit social exerce de l'attrait sur un secteur de la classe laborieuse, l'indépendantisme a rejoint, lui, une partie impressionnante de l'« intelligentsia ». En effet, c'est parmi les intellectuels, les universitaires et les artistes, c'est parmi les ensei-

gnants des divers niveaux académiques, c'est enfin chez les étudiants que le Parti québécois a trouvé une large partie de sa clientèle, même s'il a fait élire ses quelques députés dans des circonscriptions de population surtout ouvrière.

... et son influence sur l'activité œcuménique

Semblable conjoncture politique n'est pas sans influencer l'activité œcuménique au Québec. Nous entendons ici par « activité œcuménique » non seulement les efforts accomplis en vue du rapprochement des institutions ecclésiastiques, mais encore la collaboration des chrétiens de diverses communions dans les divers domaines de la vie profane. Or l'impression générale qui me semble se dégager, si on analyse l'attitude des gens en plusieurs milieux, est la suivante: faute de discerner toujours, dans le concret, la diversité des niveaux où se posent les problèmes — niveaux ecclésial, théologal ou national —, ou bien l'on se désintéresse d'une tâche, la tâche œcuménique, dont les orientations vont à nous unir à des gens dont une idéologie politique tend plutôt à nous séparer, ou bien l'on suspecte même l'orientation subrepticement politique, pense-t-on, de l'œcuménisme religieux.

D'abord, on peut déceler de la suspicion à l'égard du mouvement œcuménique comme tel. On craint, de façon plus ou moins déclarée, que le souci de réconciliation, en quoi se résume l'entreprise œcuménique, vienne troubler les considérations en d'autres domaines de l'activité humaine, qu'il privilégie d'entrée de jeu, pour ainsi dire, une solution unificatrice de nos problèmes politiques. On subodore une parenté psychologique, dans le concret, entre souci œcuménique et option fédéraliste.

Cette considération, qui présente à première vue un air trop théorique pour qu'elle influe vraiment sur le comportement, reçoit du renfort du fait que, dans notre milieu, l'œcuménisme implique collaboration, contact et, en pratique, désir d'unanimité avec des concitoyens dont on pense qu'il faut,

sur le plan politique, se séparer. On présume dès lors assez facilement que les promoteurs de l'œcuménisme sont, chez nous, acquis de fait à l'option fédéraliste. Quant à soi, on ne montre guère d'intérêt pour des rencontres dont on prévoit, entre autres choses, qu'elles se dérouleront presque exclusivement en anglais, ou dans lesquelles la possibilité de s'exprimer en sa langue sera malheureusement assortie de l'impossibilité d'être entendu des gens à qui l'on s'adresse.

Enfin, point particulièrement délicat et dont on ne voudrait pas qu'il soit perçu comme caractérisant l'ensemble des indépendantistes du Québec, on perçoit actuellement un relent d'anticléricalisme et même d'areligion, de connotation nationaliste, qui ne favorise guère, on s'en doute, l'action œcuménique. Assez curieusement, l'Église et le nationalisme canadien-français, qui avaient jusqu'ici partie liée, apparaissent plutôt à certains groupes, maintenant, comme des antagonistes. On tente d'accréditer une réinterprétation de l'action de l'Église au Québec selon laquelle l'Église, force dominante dans notre milieu, aurait confisqué à ses fins propres les forces vives de la nation, c'est-à-dire se serait nourrie de la nation canadienne-française au lieu de la servir. On ressuscite à ce propos toute une littérature d'opposition à l'Église et au clergé qui a paru au 19^e siècle. Quant au problème de la forme fédéraliste de notre vie politique, on fait grief à l'épiscopat de s'être employé à faire pencher la balance du côté que l'on sait. On n'a guère prisé, dans divers camps, la publication par l'épiscopat catholique, en 1967, d'une lettre pastorale sur le centenaire de la Confédération. La précaution dont se sont entourées les formules n'a guère atténué le ressentiment.

Attitudes et comportements

Si la description qu'on vient d'esquisser est exacte, quelle attitude convient-il d'adopter quand on veut s'occuper d'œcuménisme au Québec ou, comme c'est le cas pour notre Groupe mixte de travail, quand on veut s'occuper de l'œcuménisme du Québec? Comme il nous apparaît aussi important, en cette matière, d'éviter certains comportements que d'en pratiquer d'autres, nous exprimerons notre avis d'abord de façon négative, puis sur le mode positif.

Il me semble, en premier lieu, que nous n'avons pas, comme chrétiens, à favoriser une option politique plutôt qu'une autre, parce qu'il ne nous semble pas exister de solution typiquement chrétienne à nos difficultés politiques. Si le christianisme favorise l'unité et la fraternité entre les hommes, s'il favorise même l'élargissement de la communauté politique, il n'abolit pas, mais plutôt respecte les différences ethniques et culturelles. C'est à une analyse objective et minutieuse de la situation en ses multiples composantes qu'il appartient de révéler si la personnalité individuelle et collective des diverses communautés canadiennes est mieux protégée et servie dans tel ou tel genre de régime politique. Aussi ne devons-nous pas, je pense, à titre de chrétiens de telle communion ou à titre de chrétiens préoccupés d'œcuménisme, nous mettre au service d'une option politique particulière, et j'estime que nous ne devons pas, à propos des Canadiens français et, en particulier, de ceux du Québec, vouloir faire autre chose que de favoriser — selon les données certaines d'une analyse scientifique — leur progrès spirituel, qui est aussi culturel, et matériel.

Deuxièmement, il ne faut pas donner l'impression, dans l'activité sociale entreprise en commun par les chrétiens, qu'on veut empêcher que s'expriment, à tel ou tel moment critique, des griefs légitimes permanents, et que l'on est mu, dans ses efforts œcuméniques, par

des soucis politiques inavoués. Il faut savoir qu'on est en garde contre l'apaisement artificiel et passager de maux profonds et durables. Aussi le désintéressement des chrétiens, dans leur activité caritative, ne doit-il pas faire l'ombre d'un doute. (On salue avec plaisir, à cet égard, la récente déclaration conjointe du Conseil canadien des Églises et de la Conférence catholique canadienne sur *la pauvreté au Canada.*)

De façon positive, on peut souhaiter que les pasteurs invitent leurs fidèles, dans leurs Églises respectives, à faire régner dans la vie politique canadienne, un climat d'objectivité et de sérénité, de compréhension et de respect des autres considérés dans l'intégrité des données et des valeurs qui les caractérisent, un climat, enfin, de désintéressement et de souci de l'épanouissement de tous. Ce ne serait pas une mince contribution des chrétiens à la solution de nos problèmes politiques s'ils acquiesçaient et diffusaient une mentalité selon laquelle on peut, d'une part, vouloir quitter la Confédération sans être un traître ni un malade mental, et, d'autre part, chercher à maintenir cette Confédération sans vouloir asservir, aliéner ou détruire les autres.

Quant au souci de l'unité chrétienne, il nous faut le maintenir et le développer, chaque groupe le cultivant d'ailleurs de façon particulière. Pour les Canadiens français, il me semble important qu'ils pratiquent un discernement très lucide entre les diverses données de la situation et qu'ils se rendent nettement compte que les voies de l'unité ecclésiale ne se confondent pas avec les chemins de la politique. Il leur faut encore mettre au dessus des distinctions de race et de culture l'unité de la confession chrétienne. Il serait bien regrettable que le désir, certes légitime, de préserver une culture rende aveugle aux possibilités de rapprochement des chrétiens en notre pays, ou incite à les négliger.

Quelles suggestions adresser à nos concitoyens d'expression anglaise? Je leur recommanderais, en tout premier lieu, de pratiquer et de favoriser le bilinguisme dans leurs rapports avec les Canadiens de langue française. Il me semble que, en tant que chrétiens, ils sont tenus d'une façon particulière à cette manifestation — élémentaire, en notre pays, — du respect des autres. En outre, des chrétiens qui, au Canada, veulent entrer en contact avec leurs frères d'une autre culture, ne devraient pas présumer ni, encore moins exiger qu'on adopte leur solution de nos problèmes politiques, s'ils ne veulent pas légitimer les préventions dont on a abondamment parlé plus haut. Il y a, en matière œcuménique, une certaine pureté d'intention qui doit passer par ces voies.

Comme on le voit, la tâche œcuménique, qui n'est pas facile nulle part, se complique en notre pays et surtout au Québec de facteurs ethniques, culturels, sociaux et politiques, les uns dont nous avons hérité, les autres que nous avons créés ou ranimés. La situation canadienne nous oblige, comme on l'a souligné à un surcroît de lucidité et de circonspection, de compréhension surtout et de respect attentif à l'égard de nos frères de culture différente. Cette situation ne devrait pas, par ailleurs, entamer notre ingéniosité et notre détermination à manifester et approfondir l'unité qui, en Jésus-Christ, nous associe. Mystérieusement, malgré nos différences ethniques et culturelles, nous sommes entrés dans une condition où « il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre... » (Col 3 11). Ne sommes-nous pas les frères de ces hommes qui, au matin de la Pentecôte, communiaient en un même esprit et surtout en un même Saint-Esprit, malgré la diversité des langues qu'ils parlaient?

À l'occasion de la rentrée scolaire :

Plaidoyer pour le respect des jeunes intelligences

un billet de Claire Campbell

Les bords du Gange qui nous envoient les perles de l'Orient ne nous ont pas envoyé la simplicité. Je l'ai trouvée dans le cœur d'un enfant.

FÉNELON.

Elles parlaient de Simone de Beauvoir: « Non, je ne crois pas qu'elle eût été intéressée par les jeunes enfants. Vous comprenez, avec sa grande intelligence... » Propos étranges, à la fois imprudents et peu intelligents, tenus à la TV par un professeur d'université! — Chose curieuse: le même jour, la TV nous transportait à la maternelle expérimentale d'un centre de recherches universitaires (où la secrète transparence des murs permet aux spécialistes de voir et d'entendre, d'observer attitudes, questions, remarques et réactions des enfants).

L'éveil de l'intelligence...

L'intelligence: faculté de connaître, de comprendre... Quoiqu'il reste bien des recherches à entreprendre ou à poursuivre, les Montessori, Dewey, Pestalozzi, Zazzo, Claparède, Piéron, Piaget, Pradines, Freinet, Gesell — pour n'en nommer que quelques-uns — ont longuement étudié l'évolution de l'intelligence infantile; leurs découvertes ont exercé sur la pédagogie moderne une influence considérable. Au seuil d'une nouvelle année académique, il est peut-être bon d'écouter ce qu'ils nous disent concernant l'éveil de l'intelligence:

— L'intelligence apparaît avec le langage et, au berceau déjà, l'enfant témoigne d'une activité sensorielle et motrice extraordinaire qui, dès la fin de la première année, présente tous les caractères de la compréhension intelligente. — Piaget.

— C'est dans une attente solennelle que le premier mouvement de la main infantine vers les objets extérieurs devrait être accueilli. Or l'homme a peur de ces petites mains tendues vers les objets sans valeur et sans importance qui l'entourent et ce sont ces objets qu'il s'attache à défendre contre l'enfant. — Montessori.

Combien de parents (même les plus affectueux) et d'autres éducateurs ne perçoivent même pas ce travail secret et mystérieux de l'éveil de l'intelligence infantile! Parce qu'il leur manque peut-être ce *don*, inhérent à la vocation d'éducateur, qui est à la fois désir inlassable de connaître et de comprendre et capacité d'émerveillement, en même temps que d'adaptation et de respect...

... et l'activité éducative

Car le géranium ne demande pas les mêmes soins que la violette africaine. De même chaque enfant a-t-il déjà sa personnalité propre qui commence à s'affirmer et dont l'épanouissement exige de l'éducateur une collaboration attentive toute particulière, respectueuse du mystère des personnalités qui s'éveillent et capable d'ingéniosité créatrice dans la plus grande simplicité. À chacune des étapes de sa lente maturation, tout — intérêts, questions, comportements, etc. — est important de ce qu'est et fait l'enfant (ainsi qu'en témoignent, par exemple, les dessins enfantins admirablement présentés et analysés par G. H. Luquet): s'élabore peu à peu chez lui cette harmonie intérieure qui, plus tard, aidera l'adulte à bien tenir le gouvernail — lorsque « tous les vents à la fois se disputeront votre voile », comme l'écrivait Jean Onimus à ses fils.

Cette aptitude à l'attention émerveillée et à la collaboration respectueuse et inventive, deux femmes de « grande intelligence » en ont fait, dans leurs

écrits, la base de l'activité éducative. Maria Montessori, la première femme d'Italie à obtenir, en 1896, son doctorat en médecine, nous dit, dans son livre *L'Enfant*, l'intuition fondamentale qui a soutenu un demi-siècle de patientes recherches dans l'élaboration d'une méthode pédagogique aujourd'hui appliquée, à travers le monde, dans les nombreuses académies Montessori:

C'est de l'enfant que sont venues les directives pratiques, positives et même expérimentales, pour construire une méthode d'éducation où son choix soit le guide, et où la vivacité serve de contrôle à l'erreur.

...

Renoncer à ses propres besoins et répondre à ceux de l'être en voie de formation, telle est bien la ligne de conduite qui devrait être celle de l'adulte.

Et Rachel Carson, une biologiste américaine, écrit, pour sa part, dans *The Sense of Wonder*:

If I had influence with the good fairy who is supposed to preside over the christening of all children, I should ask that her gift to each child in the world be a sense of wonder so indestructible that it would last throughout life, as an unfailing antidote against the boredom and disenchantments of later years, the sterile preoccupation with things that are artificial, the alienation from the sources of our strength.

Au début d'une nouvelle année scolaire, chaque éducateur devrait méditer cette phrase du poète et philosophe Kahlil Gibran:

You are the bows from which your children as living arrows are sent forth.

L'atelier
qui donnera
à vos imprimés
un caractère
de distinction



IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES - STUDIO D'ART

8125, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTREAL (351^e), QUEBEC
388-5781

Un "temps des poètes" a-temporel

— à propos d'un livre de Gilles Marcotte : *Le temps des poètes* *

par

Fernand Dorais**

Le temps des poètes pose à la conscience québécoise diverses questions sur le rôle de l'essai dans notre milieu, sur celui de la critique littéraire, sur la situation actuelle de la poésie au Québec. De ces trois domaines du monde littéraire québécois, le livre de Gilles Marcotte donne-t-il un écho fidèle ?

L'essai

Dans le contexte qui est celui du Québec en 1970, l'essai joue — ne peut que jouer et doit jouer — un rôle capital. Pourquoi ? Pour la simple et impérative raison psychologique que c'est seulement en « s'essayant » que l'on peut non seulement apprendre, mais aussi et surtout « s'apprendre ». Seule la multiplicité des expériences, qui implique ou suppose un cheminement, s'avère révélatrice et porteuse de sens. En d'autres termes: je ne puis savoir si je n'ai pas vécu. Et le « littéraire », ici, n'est pas autre chose que le vécu transposé, « stylisé »: l'expérience fondamentale et idéale — *exemplaire* — à laquelle me convie la démarche de l'écriture d'un auteur. Il s'agit dès lors, pour le lecteur, de « répéter » l'expérience proposée, de l'intégrer, pour en sortir grandi et fortifié, mieux et plus averti du sens de ce qu'est exister.

On voit donc, à partir de ces prémisses, pourquoi l'essai s'impose à la conscience québécoise comme lieu de son identification. Cet essai doit être multiple et multivalent: il doit explorer pour nous les voies diverses et les plus opposées de l'expérience humaine, et indiquer les conditions de cheminement. Plus l'essai révélera les postulats d'intelligibilité de sa démarche, mieux il nous dira un chemin possible de notre

agir collectif. Cette réflexion sur les axiomes de notre conduite communautaire pourra servir d'assise à une culture qui soit vraiment nôtre, sans chauvinisme ni exclusivisme, mais aussi sans cette démission que serait l'ouverture inconditionnelle aux importations massives, d'où qu'elles viennent. Car je n'ai, homme du Québec, à répéter ni les Anglo-Canadiens, ni les Américains, non plus que les Français, qui sont dans une situation socio-culturelle autre que celle dans laquelle j'ai à me construire. Mais je dois assimiler, digérer les apports étrangers — et ce, le plus tôt et le plus vite possible — pour ensuite construire, à l'aide de ces apports, ce qui s'impose à nous avec urgence: notre propre *américanité* (qui est autre chose que l'américanisme et que la « francité » à tout prix).

D'aucuns, trop nombreux, redoutent cet effort — effort de libération du joug de la colonisation culturelle — de l'essai audacieux. Le « complexe de castration », qui a joué si fort chez nous¹, continue ses ravages. Nous n'avons qu'à passer outre. Car on ne peut discuter avec une maladie: ou elle nous a, ou nous la tuons. Mais, pis et beaucoup plus subtil, on craint chez nous l'effort d'abstraction que requiert l'essai: notre paresse séculaire, au nom du réalisme bourgeois et de « l'arrangement éventuel des choses par elles-mêmes et avec le temps », nous fait démissionner — démission d'une agressivité refoulée ou d'une violence nécessaire — devant la difficile réflexion caractéristique de l'essai. On parlera alors, pour ne retrouver pas les schèmes de pensée auxquels on s'est confortablement habitué, de « remplissage phi-

1. Cf. Moustafa Safouan: « De la structure en psychanalyse, contribution à une théorie du manque, II — La castration », dans *Qu'est-ce que le structuralisme*, pp. 263-298. Voir aussi l'étude de Jacques Lacan: « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Editions du Seuil, 1966, 911 pp.

losophique », de divagation, d'extravagance. N'en agit-on pas ainsi, par exemple, devant les difficiles analyses structuralistes en critique littéraire ? C'est, cette fois, au nom de la culture littéraire traditionnelle — quelque peu rajeunie et fardée, je le reconnais, mais bel et bien passée et morte — qu'on étouffera l'essai.

Le temps des poètes, c'est le temps de l'essai. Encore faut-il voir au nom de quoi l'essayiste écrit, quels sont ses critères d'explication des œuvres; en un mot, quelle est sa grille de lecture.

La lecture littéraire

Hélas ! c'est ici que l'essai de Gilles Marcotte nous déçoit. Le premier et le dernier chapitres reprennent l'étude de la même question: comment justifier la poésie aujourd'hui ? D'autres, en d'autres termes, diraient: où en est le poème dans notre culture ? quelle est sa place ? sa valeur ? sa portée ? où va la poésie chez nous et, plus largement, dans un monde où la technique semble devoir tout supplanter ? Face à la question ainsi diversement posée et qui, en quelque sorte, « situe » son essai, Gilles Marcotte semble démuni et se montre bien frileux. Pour l'heure, le poème existe, c'est un fait. Et, faute d'une armature « idéologique » solide, l'essai de Gilles Marcotte brode quelque peu et s'empresse de tourner court, pour passer à l'étude des œuvres poétiques créées chez nous avec et depuis la naissance de l'Hexagone.

Quels critères vont diriger la lecture ? On retrouve toujours, chez Gilles Marcotte, la même démarche de lecture littéraire faite d'un peu d'histoire-génèse, d'études thématiques assez floues, de notations mi-sociologiques, mi-psychologiques, qui donnent à ces dames l'impression qu'elles discutent avec un homme d'esprit lucide et prudent, qui jamais ne s'emballe trop vite ni trop vite ne démissionne: quel réalisme ! Mais — voilà le mot lâché ! — le réalisme est mort qui, en lettres et en critique, a trop longtemps signifié bon sens, goût délicat et averti, jugement sûr et avisé, « humaniste ». Gilles Marcotte est un humaniste. Or l'humanisme est mort, mais non, hélas ! ses adeptes. Et c'est précisément ce que je voudrais ici dénoncer: l'imposture d'une

* Montréal, HMH, 1969, 247 pp.

** Professeur de littérature, Université Laurentienne, Sudbury (Ontario).

telle lecture, dans laquelle trop des nôtres se retrouvent et qui a valu au critique un « Grand » Prix. Quand quitterons-nous donc les sentiers confortables et rassurants d'une telle lecture des œuvres, tant en peinture, en cinéma, en télévision qu'en littérature? Les postulats de vraisemblance, de similitude, de raison, d'identification aisée et sûre régissent toujours la démarche de semblable lecture, alors que les langages ont, depuis déjà quelque temps, changé du tout au tout. De sorte que l'interprétation que Gilles Marcotte nous donne de nos poètes contemporains est réductrice: elle ignore cavalièrement les nouveaux fondements du langage actuel. Mieux informé et plus au fait de ceux-ci, le critique aurait sans doute pu et su mieux justifier le *dire* poétique.

L'interprétation réductrice des œuvres poétiques s'avère particulièrement grave aujourd'hui, parce que le verbe du poète présent est devenu instrument de libération *politique* — au sens platonicien, le plus noble qui soit, du mot et qui renvoie à la conscience de fondation d'une culture authentique et autonome dans la cité. Sous ce rapport et sur ce problème précis de la « poésie politique », l'étude de Gilles Marcotte bute et trébuche lamentablement. Par delà les faux dilemmes de la « politisation » de la poésie, il importe, en effet, de bien enraciner l'œuvre poétique — et d'en bien voir l'enracinement — dans le milieu socio-culturel de sa naissance: l'Iliade, les grands vents qui balaient la trilogie d'Eschyle, en ce sens, sont et demeurent éminemment grecs — et donc nationaux, comme le sont la plupart des poèmes actuels au Québec. Peut-être faudra-t-il, à plus ou moins brève échéance, dépasser ce stade, comme certains de nos plus jeunes poètes aiment à le répéter, et apprendre à nous exprimer bientôt dans le langage audio-visuel des *mass media* et selon les « systèmes combinatoires » de langage: la chose s'amorce, et je m'en réjouis. Mais ce second temps ne sera possible que si, dans un premier temps, nous nous sommes découvert un visage à nous, que si nous avons dessiné les traits de notre vrai visage: la conquête de la liberté peut seule amorcer les processus de créativité ultérieurs, puisque, précisément, la liberté est d'abord liberté créatrice et liberté de créer.

La problématique de Gilles Marcotte, tant du point de vue de la critique littéraire pure que de celui de l'acculturation nationale par et dans le *dire* créateur du poète, s'avère courte, peu-reuse et rétrograde — j'allais écrire: révisionniste —, assurément réductrice, en tout cas, du phénomène que l'auteur entend étudier selon les « canons » plus ou moins avoués d'un esthétisme en somme assez classique et conservateur et d'un psychologisme mourant. Quoique Gilles Marcotte, sans doute, désavouerait tous ces *-ismes*, dont un certain scepticisme bien caractéristique du penseur québécois devant l'effort de la pensée pure — c'est-à-dire, encore une fois, de l'essai — l'éloigne et le défend: il entend n'être qu'un bon lecteur, honnête et sans prétention, de nos auteurs. Or, faut-il le redire, il n'est plus de lecture innocente et qui va de soi des œuvres littéraires ou artistiques. Les temps de la lecture facile — et, surtout, *évidente* — sont passés. On peut le regretter; on ne peut l'ignorer.

Le poème

Le poème québécois, à cette heure qui est et doit être nôtre et la nôtre, est pluriel. J'entends qu'il se transmet aussi bien par la parole, la chanson, l'écrit que par un agir collectif tensionnel et tensiogène. Nous « débarquons », pour l'heure, les distinctions scolastiques de l'oralité et de l'écriture (genre *verba volant, scripta manent*): l'historique a dénoncé la fausseté de pareilles rigidités au bénéfice de la raison linéaire cartésienne². Ainsi entendu, le poème québécois est le lieu de notre naissance. En d'autres termes — et comme toujours, d'ailleurs, dans le langage — le *dire* nous crée. Et il ne sera pas de retour au « poétique ». Car la poésie est dans le langage et, partant, la technique, le système. Telle est la double justification de notre poésie — qu'aurait pu et dû expliciter Gilles Marcotte, en regardant de plus près les apports du structuralisme et de la socio-dynamique de la culture³.

2. Je ne pense pas seulement ici aux ouvrages controversés de McLuhan, mais aussi à des essais comme ceux de Jules Gritti, Edgar Morin, Abraham Moles; cf. *Communications*, 14 (1969).

3. Voir les travaux de Tzvetan Todorov; plus particulièrement: « Poétique », dans

La poétique nous enfante donc: salut et merci à nos poètes, de quelque allégeance qu'ils se proclament pour l'heure. Pour ce qui est de les classer, bénir ou condamner, de les évaluer et juger selon des critères esthétiques précis, il est sans doute trop tôt pour songer à le faire et le travail, d'ailleurs, ne serait guère utile: l'histoire de la critique littéraire aurait dû nous apprendre à nous méfier des classements des œuvres contemporaines — cette histoire qui n'est, trop souvent, que l'inventaire des sottises et préjugés, jusqu'ici presque exclusivement aristo-bourgeois et élastiques, d'une époque⁴. Les leçons discrètes que Gilles Marcotte, tout comme Pierre de Grandpré et Jean Éthier-Blais, donne à nos « jeunes » poètes — selon les postulats fondamentaux d'une démarche aristo-mérito-élastico-esthétique! — ne peuvent être que démodées et regrettables. — « On ne peut donc plus juger de la valeur d'une œuvre, maintenant, et nous devons accepter pêle-mêle déchets et réussites? Tout de même!... Labiche et Racine sur le même pied: la jolie trouvaille à laquelle aboutit votre jargon contourné, inesthétique et peu français! — Permettons l'expression et déclarons simplement nos préférences pour ce qu'elles sont dans la conjoncture des recherches littéraires actuelles, c'est-à-dire pour subjectives (sans oublier, évidemment, les critères avoués de notre subjectivité!): ce sera plus humble, plus réaliste et plus vrai, jusqu'à ce qu'une science de la lecture se soit vraiment élaborée — ce dont nous sommes encore très loin⁵. »

Qu'est-ce que le structuralisme? et Littérature et signification, Paris, Larousse, 1967, 118 pp. Voir aussi l'ouvrage de A. Moles: *La sociodynamique de la culture*, Paris, 1967, 342 pp. Également: les propositions de François Wahl, auxquelles nous adhérons substantiellement, dans l'essai remarquable de lucidité et de fermeté qui clôt *Qu'est-ce que le structuralisme?* — « Philosophie et structuralisme » — pp. 299-441.

4. Cf. Benedotte Croce: *Aesthetic*, New-York, The Noonday Press, 1968, 503 pp.; René Welleck: *Concepts of Criticism*, New Heaven, Yale University Press, 1965, 403 pp.; R. Fayolle: *La Critique*, Paris, A. Colin, 1964, 430 pp.

5. Cf. T. Todorov: art. cité, p. 162.

Je reconnais volontiers, aussi franc et simple que notre « chère » Pénélope dans ses critiques hebdomadaires sur la musique, la faiblesse du présent essai, qui ne repose sur aucune problématique déclarée et solide⁶. J'en conclus, une fois encore, à l'urgence, au Québec, d'une prolifération de l'essai, lieu de l'approvisionnement culturel; mais de l'essai renouvelé selon le vocabulaire et, surtout, le langage austère des sciences actuelles. Par lui, nos critiques ont désormais la charge — et le devoir — d'initier peu à peu le « grand public cultivé » à un nouveau mode de lecture littéraire. Au départ, importerait assurément la différence à instaurer entre les deux formes de critique littéraire qui semblent seules possibles à l'heure actuelle: a) celle qui tient au *commentaire idéologique* — toute paraphrase d'un texte qu'on lit est toujours idéologique, qu'on l'avoue ou non, et le refus de toute idéologie est lui-même option idéologique, présuppose une option fondamentale vis-à-vis le savoir; b) celle qui s'attache à l'étude de la *construction structurale* — scientifique, a-idéologique et a-psychologique, et dont les indices formels de vérité et de validité sont la pertinence, la cohérence, l'économie et l'efficacité dans la trame même du discours ou du langage.

Pour ce qui est du *Temps des poètes*, on doit le déclarer a-temporel. Car il n'est pas, il n'est plus de ce temps-ci, du temps de l'« ici-maintenant » de nos poètes⁷. Notre critique, on l'aura com-

6. Cet article n'est qu'un rapide compte rendu dont, à notre tour, nous devrions justifier les axiomes épistémologiques. Nous nous permettons, sur ce point, de renvoyer le lecteur à un article plus élaboré, quoique malheureusement très incomplet, à paraître prochainement dans les *Cahiers Laurentiens* (revue de l'Université Laurentienne).

7. Signalons, par contre, la réussite — relative, mais agréable, — de Claude Bernard et Jean Stafford: « Lire le *Refus Global* », dans « Les Automatistes », *La Barre du Jour*, janvier-août 1969.

pris, nous l'espérons, ne porte pas sur les diverses analyses et présentations d'œuvres faites par Gilles Marcotte dans son essai: maintes intuitions et observations sont intéressantes et, me semble-t-il, justes. C'est le présupposé méthodologique qui n'est pas au point et qui rend le livre déphasé, a-temporel⁸.

8. Une phrase synthétiserait assez bien notre pensée sur l'essai de Gilles Marcotte: «... la motivation, la figuration, le *naturalisme psychologique*, la subjectivité, viennent... compromettre le concept saussurien du signe binaire — celui sur quoi reposent la linguistique, la sémiologie, l'anthropologie et la psychanalyse structurales; lequel n'est, nous l'avons constaté, en aucun cas compatible avec elles » (François Wahl, art.

cité, p. 343). Nous avons souligné l'expression qui, à notre sens, résume tout le débat: le naturalisme psychologique. Entendons même: le *réalisme* — feu le réalisme, en tous domaines. C'est le langage, même poétique, qui construit sa validité et sa vérité. Ce qui, en dernière analyse, est d'ores et déjà rejeté, c'est « une épistémologie qui postulait l'unité du sujet et l'extériorité de l'objet, une éthique qui postulait la coïncidence du désir avec la possibilité de la jouissance, une sémiologie qui postulait l'antériorité du sens à la lettre et l'extranéité du sujet au signe, une logique qui, suturant le sujet, ne se soutenait pas du manque et de son retour en supplément » (*Ibid.*, p. 400, n. 4). L'épistémologie, l'éthique, la sémiologie et la logique ici dénoncées sont celles que nous aurions aimé dénoncer dans notre compte rendu. Libre à certains critiques de s'y complaire encore; mais il faudrait que le grand public cultivé et ses critiques, pour ainsi dire, officiels avouent à quelle enseigne ils logent leur savoir et leur culture.

OUVRAGES REÇUS

- ABDEL-FATTAH, Ezzat, GAUDREAU-TOUTANT, Cécile, TREMBLAY, Rock: *L'alcool chez les jeunes Québécois. Modèles de consommation d'alcool chez un groupe de jeunes*. Publié pour l'Office de la Prévention et du traitement de l'alcoolisme et des autres toxicomanies. — Québec, les Presses de l'Université Laval, 1970, 102 pp.
- BELLET, Maurice: *Le point critique*. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, 323 pp.
- BOEY, C.: *L'aliénation dans « La Phénoménologie de l'Esprit » de G.W.F. Hegel*. Col. « Museum Lessianum », section philosophique, 56. — Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, 311 pp.
- CAMARA, Dom Helder: *Pour arriver à temps*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1970, 188 pp.
- CAMARA, Dom Helder: *Spirale de violence*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1970, 91 pp.
- Canada (Le) au seuil du siècle de l'abondance. Entretiens de Cerisy-la-Salle 1968. — Montréal, HMH, 1969, 376 pp.
- CHAMPAGNE, Antoine: *Les La Vérendrye et le Poste de l'Ouest*. « Les cahiers de l'Institut d'histoire », 12. — Québec, les Presses de l'Université Laval, 1968, 589 pp.
- CHAUFFIN, Yvonne: *Marie, mère de Jésus*. Illustré de tableaux et fresques de Giotto. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1969, 85 pp.
- CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS: *La pensée religieuse de Claudel*. Avec un inédit de Paul Claudel. Col. « Recherches et Débats », 65. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 256 pp.
- CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS: *Science et Théologie. Méthode et langage*. Col. « Recherches et Débats », 67. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 256 pp.
- CLIFFORD, Francis: *A chacun son mensonge. Roman*. Tournai, Casterman, 1970, 251 pp.
- DE KERDREUX, Michel: *Jean XXIII*. 2e édition. — Paris, Beauchesne, 1970, 357 pp.
- EN COLLABORATION: *Et les enfants pas comme les autres ?* Col. « Parents chrétiens ». — Lyon, Editions du Chalet, 1970, 126 pp.
- EN COLLABORATION: *L'Etoile de David et la fleur de lys*. Troisième cahier du Cercle juif de langue française. Ouvrage publié sous la direction de V.M.H. Rodriguez. Col. « Les idées du jour ». — Montréal, Editions du Jour, 1969, 197 pp.
- EN COLLABORATION: *Mysterium salutis — Dogmatique de l'histoire du salut*. T. 3: *L'Eglise et la transmission de la révélation*. T. 4: *La réponse de l'homme à la révélation*. — Paris, Editions du Cerf, 1969, 399 et 272 pp.
- FERRÉ, Frédéric: *Le langage religieux a-t-il un sens ? Logique moderne et foi*. — Paris, Editions du Cerf, 1970, 199 pp.
- FILAS, Francis L.: *Saint Joseph après le Concile Vatican II*. — Montréal, Fides, 1970, 158 pp.

- FOHLEN, Claude: *L'agonie des Peaux-Rouges*. — Paris, Resma, 1970, 234 pp.
- GABOURY, Jean-Pierre: *Le Nationalisme de Lionel Groulx. Aspects idéologiques*. « Cahiers des sciences sociales », 6. — Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1970, 267 pp.
- GRELOT, Pierre: *Le couple humain dans l'Écriture*. Col. « Foi vivante », 118. — Paris, Editions du Cerf, 1969, 128 pp.
- HAURET, Charles: *Amos et Osée*. Col. « Verbum salutis » — Ancien Testament, 5. — Paris, Beauchesne, 1970, 282 pp.
- JASMIN, Claude: *Jasmin par Jasmin*. — Montréal, Claude Langevin, éditeur, 1970, 139 pp.
- JOURNET, Charles: *Connaissance et Inconnaissance de Dieu*. Col. « Foi vivante », 119. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 127 pp.
- LEGAULT, Emile: *Le temps s'ouvre*. Texte des émissions télévisées de janvier à avril 1969. — Montréal, Fides, 1969, 80 pp.
- LE GUILLOU, Louis: *Lamennais*. Col. « Les écrits devant Dieu ». — Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1969, 143 pp.
- ONIMUS, Jean: *La communication littéraire*. Col. « Culture et savoir ». — Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, 206 pp.
- PAINCHAUD, Louis: *Le bilinguisme à l'Université. Description du bilinguisme et du biculturalisme de l'Université d'Ottawa, de l'Université Laurentienne et du Collège militaire royal de Saint-Jean*. — Montréal, Beauchemin, 1969, 248 pp.
- RAGUIN, Yves: *Chemins de la contemplation. Éléments de vie spirituelle*. Col. « Christus » — Essais, 29. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, 164 pp.
- RAHNER, Karl: *Écrits théologiques*. 10: *Monde moderne et théologie*. 12: *Problèmes moraux et sciences humaines*. — Paris, Desclée de Brouwer/Mame, 1970, 174 et 158 pp.
- TREMBLAY, Gemma: *Les seins gorgés*. Col. « Poésie du Québec ». — Montréal, les Editions du Songe, 1969, 93 pp.
- TREMBLAY, Louis-Marie: *Bibliographie des relations du travail au Canada*. Avec la collaboration de Francine Panet-Raymond. Publ. de la Faculté des sciences sociales, Département des relations industrielles. — Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1969, 243 pp.
- TRESMONTANT, Claude: *L'enseignement de Ieschoua de Nazareth*. — Paris, Editions du Seuil, 1970, 267 pp.
- VIAU, Pierre: *Les municipalités du Québec (Structures)*. — Montréal, les Editions de la Place Inc., 1968, 171 pp.; *Supplément*, 1969, 29 pp.
- VON BALTHASAR, Hans Urs: *De l'intégration. Aspects d'une théologie de l'histoire*. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, 343 pp.

La nudité: médium de la transparence?

par
Placide Gaboury

Du théâtre « pas habillé »

On pouvait voir *off-Broadway*, au début de l'été, deux pièces de théâtre où, en plus cru que dans *Hair* ou *Oh! Calcutta*, les nus surabondent: *The Way It Is* et *Sound of Another Drum*. Dans la seconde pièce, le spectateur assiste même à une copulation entre deux personnages nus. Au cinéma aussi (*I am Curious*), ainsi que dans certaines revues (*Evergreen*, *Hara-Kiri*, *The Realist*, *Avant-Garde*, qui mêlent l'humour à l'érotisme), on peut voir le nu s'étaler plus que jamais. La nudité a donc pris d'assaut et d'audace le cinéma, le théâtre, la danse, la revue.

La nouvelle moralité de la jeunesse a pu contribuer à cette prise d'assaut: la jeune génération n'est plus polarisée par les tabous, maintes coutumes jadis considérées comme offensantes n'étant plus pour elle que des phénomènes naturels subordonnés à la personne, à ses buts, à ses valeurs. Toutefois, si se promener nu peut favoriser la liberté des mouvements et être signe d'exhibition ou d'absence d'inhibition, le signe ne jouit pas d'une efficacité magique automatique. De sorte que l'homme n'est pas nécessairement guéri de ses étroitesse, préjugés, intolérances et mensonges du seul fait qu'il se promène sans vêtement. On peut, nageant nu dans la mer, se sentir un enfant de la nature, un être « fusionné » avec les puissances de l'air et de l'eau, un familier des esprits cosmiques... mais dans une illusion vite dissipée par la première conversation avec quelqu'un d'hostile — même s'il est nu, lui aussi! De sorte que la question se pose: l'époque de la nudité sera-t-elle celle de l'ouverture, de la transparence des personnes? En d'autres termes: la nudité rend-elle l'homme plus simple et plus direct? peut-on se découvrir davantage par le nu? Tout dépend, semble-t-il, du sens que l'on donne à l'expression « se découvrir », expression aussi ambiguë que le nu ou que l'homme lui-même et que nous tenterons ici d'analyser d'un peu plus près.

Ce qui caractérise le nu au théâtre, c'est qu'il n'y est pas voilé comme par l'écran du film: il est réaliste. Or il appert rapidement que le nu n'ajoute ni n'enlève rien au pouvoir dramatique d'une œuvre de théâtre: après sept minutes — disons huit! —, l'étonnement fait place à la question « Et après? » Le nu se révèle alors comme un simple moyen dont on a voulu faire une fin: il n'a pas de réserves de mystère ou d'intrigue. Il faudrait une pièce assez particulière — un ballet? — pour que le nu soit justifié, c'est-à-dire haussé au niveau de l'accessoire nécessaire. Et encore la suggestion pourrait-elle être plus convaincante. Copeau a dénudé la scène, le décor et le costume; mais mettre les corps à nu, c'eût été en

enlever au point que le drame dût changer de registre pour devenir *dé-ploiement du corps*: danse.

Car, si le principe « moins, c'est plus », mis à la mode par Mies van der Rohe, a quelque valeur en art, c'est toujours dans une subordination du matériau à l'œuvre, non de celle-ci à celui-là: non de la pièce au nu. Comme tout matériau, le nu, au théâtre, est indifférent. Non pas qu'il laisse toujours le spectateur indifférent! mais il laisse la pièce indifférente. Supposons, un instant, que l'on joue un Molière sans vêtements, ou un Musset, un Guitry, un Genêt: on y perdra, parce que le costume est, de soi, révélateur et que le nu ne l'est pas. Un nu n'a pas de *caractère*. Une pièce sans vêtements est proprement une pièce qui n'est « pas habillée »; elle passe de la simplicité au simplisme. Elle ne dit plus rien en voulant tout dire.

Une transparence illusoire

Parce qu'il prétend tout dire, le nu, certes, est fascinant. Mais il offre une transparence illusoire: il dit trop et, en disant trop, il cesse d'être parole, il atteint l'immédiateté du cri, l'urgence de la proie à saisir. L'intensité du nu est à telle hauteur que tout mouvement devient affadissement: étant signe de la personne qui *se rend*, il anéantit tout suspens. Car c'est la chose même, la substance même que le nu prétend offrir. Il ne permet plus de lire entre les lignes, puisqu'il n'y a plus de lignes, il livre son secret, forçant toute interprétation à déclarer forfait. Il fait écran à des formes plus parlantes. Il empêche la parole, comme on le voit dans *What Do You Say to a Naked Lady?* Il cesse d'être parole, car la parole, justement, est à la fois voile et révélation: l'expérience n'est jamais égalée par la

parole, mais trahie par elle. De même, l'œuvre d'art est mensonge pour dire davantage le vrai. Art et parole sont des masques: ils disent, mais ils cachent simultanément; leur expression *garde un secret*.

Si le nu est fascinant, le voilé l'est davantage, parce qu'il cache quelque chose, parce qu'il promet et par cela même qu'il promet. La fascination vient de ce qui se cache, non de ce qui se montre. Depuis toujours, le visage est la partie la plus exposée de l'homme; il demeure cependant énigme, masque, truchement. Il est révélateur autant que voilé; en lui, l'homme peut être descellé et il peut rester secret. Le visage est ambigu, parce qu'il est l'expression même de l'homme, cet être ambigu comme un Janus, un Hermaphrodite. Pour que le reste du corps atteigne à cette qualité, il doit, lui aussi, être à

la fois voilé et révélateur. S'il est tout dénudé ou tout habillé, le corps cache autant qu'il exprime; s'il est revêtu d'un voile (ou partiellement vêtu), c'est alors qu'il fascine parce qu'il devient capable de suggérer le mystère. Le vêtement est au corps ce que le visage est à la personne: il révèle en cachant. Ce qu'il ne recouvre pas, il le dévoile, le révèle; ce qu'il cache se revêt de suspens.

Les animaux ne sont pas nus, parce qu'ils n'ont pas de visage. Ils ne peuvent cacher leurs sentiments: leur face (gros, museau ou bec est incapable de tromper, de faire semblant ou pince-sans-rire. (Peut-être même la bête ne peut-elle pas rire parce qu'elle n'a pas de visage, ou *vice versa*.) L'animal peut tout au plus « faire le mort »: c'est qu'il est tout d'une pièce et que son chef n'est jamais voilé, mais, comme le reste du corps, simple opacité. L'impossibilité pour la bête de passer du caché au transparent la rend incapable de parole.

La nudité corporelle ne rend pas l'homme transparent. Car l'être de l'homme n'est pas son corps. Ou plutôt: l'homme à la fois est et possède un corps. Qui s'habille dit: « J'ai un corps »; qui est nu: « Je suis un corps ». Le premier voit son corps comme peu révélateur, comme négligeable moyen de communication; le second croit que chaque partie de son corps est révélatrice du *Je*. Aussi voudra-t-il peut-être se promener nu, croyant que c'est alors qu'il est lui-même. Les pièces d'identité, pourtant, et les photos de prisonniers évadés s'en tiennent généralement à la tête. Par suite d'un préjugé rationaliste ou manichéen? Peut-être. (Il est, certes, des peuples moins « rationalistes » — Lévy-Bruhl eût dit « inférieurs » — habitués, le climat aidant, à la nudité; mais il ne faudrait pas oublier les Esquimaux!) En fait, des photos prises à partir du cou jusqu'aux pieds ne fourniraient pas d'éléments signalétiques suffisants pour identifier les personnes: nous aurions tous, sur semblables photos, un « air de famille » — même si l'unicité des empreintes digitales fait entrevoir qu'il n'est pas deux corps humains identiques. C'est comme si le visage, parce qu'il peut à la fois cacher et révéler — mentir et être transparent — était le seul élément

corporel vraiment révélateur, communicatif, social et « personnalisant » de l'homme. Le visage est distinctif justement parce qu'il voile la personnalité autant qu'il la montre. Certes, le *Je* ne *loge* pas dans la tête seule, mais c'est là éminemment qu'il *s'exprime* et *se cache*.

S'il arrive que, un jour, tous les hommes se promènent nus, il y aura encore des coquetteries, des jalousies, des cupidités, des conventions. Et il faudra encore pratiquer la politesse, qui est le respect de l'autrui inconnu et impersonnel, un respect qui ne préjuge pas de la valeur ou de l'amabilité de la personne rencontrée. C'est l'huile qui permet au grand appareil social de tourner sans trop grande friction. Et cela repose sur le caché, le secret des personnes, qu'aucune nudité ne peut

violer. Si la vie intime des personnes n'était pas protégée par le secret, la vie en société serait impossible. Et la nudité n'y changerait rien; elle obligerait, tout simplement, de passer d'un système de conventions à un autre. Elle ne rendrait pas les rapports entre personnes plus faciles, ni plus transparents; peut-être, au contraire, plus chatouilleux! Les hommes deviendraient plus sensibles aux détails et au vocabulaire de la peau, aux configurations et déformations physiques, aux coquetteries possibles du poil et du pli. Mais le mystère demeurerait, qui permet à la fois la conversation polie et la confiance intime, qui donne du prix à la parole; qui permet le secret de l'un et le dévoilement de l'autre, le commerce, le jeu, l'industrie, la diplomatie, la politique et, bien sûr, la guerre. Car, nus, les hommes feraient encore la guerre.

L'écran des paupières

Ils feraient encore la guerre parce qu'ils ne seraient pas, pour autant, devenus transparents, c'est-à-dire sans préjugé ni cupidité. Il n'est donc pas sûr que la nudité rendrait la vie plus facile ou les relations plus ouvertes entre les hommes. Car c'est l'homme qui doit se révéler, s'ouvrir, entrer en dialogue; et cela, aucune recette n'a encore permis de l'obtenir. L'effeuillement n'est pas le dépouillement de soi; *s'exposer n'est pas se révéler* et ce n'est pas, non plus, « se découvrir ». À l'inverse, se montrer tel qu'on est n'implique pas nécessairement qu'on montre tout ce qu'on a. Il y a, dans la fascination de la nudité, surtout lorsqu'elle tente de s'articuler en thèse, quelque chose qui appartient à un monde magique non démystifié. « Je vais vous prouver que je suis ouvert, sans préjugé, transparent, que je ne crains pas de me montrer tel que je suis, que je n'ai rien à cacher; la preuve ultime, c'est que je n'ai pas de vêtement! » Mais si j'avais plusieurs épaisseurs de peau? Et si j'avais un secret à garder? Le corps peut, certes, dire vrai, c'est-à-dire se montrer peau nue; mais le cœur, mais l'esprit, mais la langue et les yeux?

Croire qu'il suffit d'être nu pour être ouvert, tolérant, totalement humain et vrai, c'est oublier que les tribus vivant dans la nudité se battent entre elles et cultivent, tout comme l'homme dit civilisé, les préjugés. On ne sort pas nécessairement transformé, plus ouvert et plus tolérant, d'un séjour dans un camp de nudistes.

S'exposer, disions-nous, n'est pas se révéler. L'exhibitionnisme est la réponse dialectique au voyeurisme. Et il n'est pas dit que la rencontre de l'exhibitionniste et du voyeur soit transparente. La communication interpersonnelle est davantage qu'un troc et qu'un truc; difficile, elle n'est jamais livrée à la magie des recettes. Braquer sons et lumières sur la peau nue, ce n'est pas encore communiquer, c'est simplement créer des ondes dans un champ défini. Communiquer relève d'un pouvoir intentionnel qui permet de devenir l'autre en demeurant soi-même et pour lequel il n'est pas de recette facile. Il n'est pas de court chemin entre les hommes. Ni vers l'homme. Mais, si l'homme veut vraiment communiquer, il n'est pas d'écran pour l'en empêcher. Car, en fin de compte, ce qui fait écran entre les hommes, ce n'est pas le vêtement, c'est la paupière.

Quelques questions... pour l'oeil

par
Yves Lever

Sociologie vs esthétique

Minable, passable ou sublime, tout film constitue un témoignage explicite (par sa représentation même) et implicite (par ses références cachées, ses symboles et son appel au subconscient) sur un ou plusieurs hommes, sur la société en général et quelques-unes de ses caractéristiques culturelles. Reçu dans le public, il suscite encore toute une série de témoignages: explicites, par les critiques et commentaires plus ou moins élaborés que chaque spectateur se dit ou communique à d'autres, implicites, par la publicité du film et par le nombre de spectateurs (les millions d'entrées aux « films de cul » n'indiquent-elles pas, à elles seules, une sérieuse crise de l'érotisme?). La critique de cinéma, celle des commentaires entre amis comme celle des chroniques publiées, consiste à dégager et à mettre en valeur cette double série de témoignages.

Chacun « recevant » le film sur son écran personnel de référence, on comprend que les commentaires varieront à l'infini, selon les milieux, les personnalités, les préoccupations présentes, les grands événements de l'actualité, etc. Tenant compte de tout cela, on doit cependant essayer de développer sa sensibilité, affiner son sens critique et se donner quelques bons critères de jugement, tout en restant assez souple pour les faire évoluer souvent. C'est ce que, à leur façon, les ciné-clubs ont toujours proposé à leurs membres et c'est pour ce motif qu'on souhaite voir généraliser l'éducation cinématographique dans les écoles.

Si l'on regarde quelques feuilles de questions proposées par les ciné-clubs pour les discussions, il y a quelques années, on retrouve surtout les éléments suivants: sujet du film, thèmes principaux, unité, analyse des caractères, action, interprétation, son, montage, rythme, message, morale. En d'autres mots, on voulait essayer de répondre à la question: ce film est-il un *beau* film? S'en tenir à ces éléments, ce serait aujourd'hui rater ce qui m'apparaît le plus important dans un fait cinématographique, surtout quand il s'agit du cinéma québécois.

Jean-Pierre Lefebvre disait, l'hiver dernier, qu'il préférerait voir ses films étudiés par des sociologues plutôt que par des historiens de l'art. C'était marquer — et justement, selon moi, — une prédominance du socialement signifiant sur le formellement beau. Car, si le film est délasement et, parfois, œuvre d'art, il est surtout une gigantesque entreprise économique.

Cela signifie-t-il qu'il faut abandonner tous les critères de jugement esthétique? Évidemment pas; car ce sont d'abord les aspects artistiques d'un film qui vont nous frapper, provoquer notre sympathie et faciliter notre adhésion affective aux témoignages qu'apportent les auteurs. Même, il est essentiel de pouvoir les *sentir* pour bien pénétrer dans la réalité qui est présentée. Mais s'arrêter là serait simplement consommer des symboles, des signes, sans se préoccuper de l'objet réel auquel renvoient ces médiations. C'est pourquoi il faut conserver les critères esthétiques (être capable de voir pourquoi et comment l'*Initiation* est un navet), mais

aussi les dépasser jusqu'à une certaine analyse de type sociologique. Faire cette analyse, c'est se poser des questions du genre de celles-ci:

- De quel type de société témoigne ce film? Favorise-t-il ou attaque-t-il (implicitement et explicitement) ce type de société?
- Cette société correspond-elle à celle dans laquelle nous vivons tous les jours? Est-elle utopique, genre beau rêve en couleurs dans lequel il serait peut-être intéressant de vivre, mais qu'on ne verra jamais? Si elle est marginale (comme dans *Prologue* ou dans les films de hippies), quelles sont les caractéristiques de cette marginalité et quelle en est l'extension?
- Quelle est la vie sociale vécue par les personnages? comment se définissent-ils dans leurs milieux? quels sont les rapports personne/état?
- Quelles sont les principales idéologies proposées? Bonheur? consommation? individualisme? collectivisme? révolution? Contre quelles idéologies s'érige-t-on?
- À quel type de public s'adresse surtout ce film? Le rejoint-il? Pourquoi suis-je moi-même allé le voir? Quels mécanismes publicitaires ont suscité mon intérêt et à quelles préoccupations concrètes de ma part correspond-il?
- Ce film traite-t-il d'un phénomène politique? S'il n'en traite pas, quelles sont les réalités politiques qui sont quand même présentes? pourrait-il être exploité politiquement par un groupe ou par l'État?
- À qui l'exploitation de ce film profite-t-elle? S'il est produit à même les deniers publics, est-ce un investissement rentable?

Si nous avons quelque chose à apprendre du ou des mouvements de style hippy, c'est bien la nécessité de s'élever au-dessus du système totalitaire et unidimensionnel de production-consommation, bien décrit par Marcuse. On en connaît bien les séquelles: abêtissement, robotisation, nivellement de la pensée et des besoins, matérialisme, juridisme, etc. Produit, structuré, organisé par une équipe dans un laps de temps assez long, tout film pourrait être un effort de « spiritualisation » de ces problèmes. Dans le dernier numéro de *Relations*, Placide Gaboury montrait comment une certaine jeunesse prophétise, au cinéma, un monde quelque peu amélioré. Mais ce n'est le cas que d'un très petit nombre de films. Comment la majorité de ceux-ci répondraient-ils aux questions suivantes:

- Quel est le niveau d'intériorité et de conscience des personnages ? Sont-ils lucides et conséquents avec eux-mêmes ?
- Quelles sont leurs principales valeurs, leurs coordonnées dans l'existence ?
- Quelles sont les « vérités » auxquelles ils se raccrochent, surtout celles qu'ils ne se formulent pas à eux-mêmes et qu'ils propagent naïvement ?
- Est-ce qu'ils peuvent me sensibiliser à un type d'existence plus humain (valeurs de paix, d'amour, de fraternité, de liberté, de justice) ou bien présentent-ils des situations infra-humaines (aliénations, guerres, obsession de l'argent et du sexe, goût du pouvoir et de la domination) comme des situations normales ?
- Comment vivent-ils avec la technologie d'aujourd'hui ? l'acceptent-ils naïvement pour en profiter avidement, ou bien la rejettent-ils en montrant par là encore plus de naïveté ?
- Est-ce que ce film m'aide à comprendre l'homme d'ici et d'aujourd'hui, avec ses problèmes et ses joies possibles, ou bien me présente-t-il des héros éthérés (*star*

system) qui n'ont, en fait, rien à me dire ? Me projette-t-il dans des situations exceptionnelles que je n'ai jamais vécues et ne vivrai jamais, ou bien me renvoie-t-il à des réalités de mon quotidien ?

- Quelle sorte de communication les personnages ont-ils entre eux ? Comment les couples vivent-ils ensemble ou se brisent-ils ?
- Quelle sorte de films vais-je voir le plus souvent ? Pourquoi ? Est-ce que j'en sors plus lucide, choqué, provoqué ou abruti ?
- Quelle sorte de films est la plus populaire actuellement dans mon milieu ? Est-ce que cette popularité m'apparaît positive ou ambiguë ?
- La réponse à cette dernière question n'étant pas difficile à deviner, elle en soulève immédiatement d'autres: Comment expliquer la « sexposition » actuelle sur les écrans ? quelle nouvelle moralité va-t-on en tirer ? quelles en sont les valeurs et les ambiguïtés ? (Pour des éléments de réponse à ces questions, voir l'article *Art érotique et bien commun*, de Marcel Marcotte, dans le numéro 351 de *Relations*.)

Cette double série de questions veut provoquer chez tout amateur de films un mouvement à deux temps: d'abord, une grande lucidité sur tout ce qui concerne le cinéma; puis, à travers lui, une vision enrichie de ce qu'est l'expérience humaine. C'est ce que résument les deux citations suivantes:

Je demande au cinéma d'être un témoin, un compte rendu du monde, celui qui dit tout ce qui est important dans le réel. La réalité est multiple et peut avoir mille significations diverses pour des hommes différents. Je veux avoir une vision intégrale de la réalité.

Luis BUNUEL.
(Cité dans *Le cinéma et ses mythes*, de Claude Bonnefoy.)

Seul cet homme, qui, du bout des doigts, tâte et finit par étreindre à pleines mains le flamboyant univers total et réel, qui rejette les écoles parce qu'à partir du moment où il se connaît il n'en a plus besoin, qui voit derrière les êtres et les choses, qui parle avec les arbres et les courants d'air, qui a libéré son esprit, qui aime et se révolte, seul cet homme *vit*.

Ado KIROU,
dans *Le surréalisme au cinéma*.

Si c'est assez d'une seule journée pour honorer le travail anonyme, fourni par tous les hommes pour le bien de l'ensemble, ce ne l'est plus pour signifier sa gratitude à ce travailleur particulier dont je suis le bénéficiaire. Et si tel n'était pas l'avis de certains, ce serait pour ceux-là une indication de mauvais augure, en plus d'être l'explication de l'ennui probable, installé à demeure en ces milieux d'où le cœur serait absent. Là où il est, en effet, il est sans cesse en recherche de moyens capables de réjouir l'autre, et le climat y est agréable. Sa délicatesse le rend ingénieux et les fêtes intimes du travail y font la ronde, distribuent la joie et discrètement, sans le dire, font des déclarations d'amour.

Là où la reconnaissance se tait, le jour se lève lourd; lourd de ses exigences de vieilles besognes, subies au dehors pour un salaire, ou de monotonie obligatoire, sédentaire à la maison. On y reprend, non pas le travail, mais la corvée encore, avec l'ennui d'hier et celui de tous les interminables lendemains. Là où la reconnaissance s'exprime aisément, on retourne à l'ouvrage allègrement, avec l'idée en tête de rendre service à ses semblables, et la perspective, douce au cœur, d'assurer le mieux-être de vies particulièrement chères; la tâche s'allège alors du poids même de cet amour de tous, et de celui des siens. En ces murs, après la journée finie, c'est souvent réunion dilatante autour de la nappe mise, et sans plus de fatigues, fêtes intimes du travail.

A Dieu même, une seule journée pour témoigner sa reconnaissance au travailleur n'a pas semblé suffisante. Lui aussi il a promis à ses fidèles serviteurs une incomparable Fête du Travail, faite de Vision sans limites et d'émerveillement sans fin; mais cette promesse d'un long repos, après l'épuisement de toute une vie, lui a paru insuffisante pour la peine d'aujourd'hui. C'est pourquoi il la rafraîchit avec des inspirations de petits bonheurs à fleur d'âme, accompagnant même le simple devoir accompli; de lui, en moi, témoins de sa présence obligeante; avec aussi ses consolations, encore plus délicieusement profondes, qui reposent et soutiennent mon effort, quand il s'affaire en l'espoir d'apporter quelque chose à quelqu'un; de lui, en moi, témoins de sa présence reconfortante.

La présence joyeuse de Dieu est donc active en moi à l'heure du travail. Il a cependant fait davantage en enrichissant la pensée humaine d'idées charitables, importées du Ciel: auprès de ses attentions prévenantes, en effet, il a mis en veille celles des miens, oui, mais celles aussi des autres. Et pour dire merci à quelqu'un dont il a reçu quelque chose, il a placé au cœur de l'homme la souriante gratitude: source gracieuse de gestes bienveillants, de mots qui chantent et de manifestations simples et spontanées, normales entre gens qui s'aiment et veulent le faire comprendre. Courant d'amour! Parti de Dieu pour animer toutes les fêtes intimes du travail, il sera là encore pour l'enchantement de l'âme au jour merveilleux de l'incomparable Fête du Travail.

Paul FORTIN.

La virgule: menu signe, gros souci

— Punctuation-14

par

Joseph d'Anjou

Le plus négligeable, en apparence, et le plus négligé, en réalité, — je veux dire: le plus incongrûment employé ou omis, même par des écrivains qu'auréole le prestige de leur talent, de leur réputation ou de leur titre (littéraire, scientifique); — le signe... insignifiant aux yeux du « vulgaire », ou du « surréaliste », sorte de goutte d'encre tombée comme par hasard sur la page manuscrite ou dactylographiée; la *virgule*, pour l'appeler par son nom, voilà sûrement la... mouche la plus capable, par sa présence ou son absence, de révéler un écart de pensée, de mettre à découvert l'irréflexion, voire la stupidité d'un alignement de mots. On ne s'étonnera donc point que, vu le nombre et la subtilité des cas d'emploi ou d'omission de la virgule, celle-ci doive retenir notre attention (la mienne et la vôtre)... plusieurs mois durant, et que restent anonymes les... modèles à imiter ou à corriger.

1. Revenons, car il le faut plus que jamais, à la règle *unique* de toute ponctuation: éclairer le *sens* de la *chose écrite* par le judicieux recours aux *signes* qui vont en montrer parfaitement l'*articulation logique*. Si l'on excepte les points de suspension, — qui peuvent avoir une portée simplement affective (hésitation ou désir de piquer la curiosité), sans marquer la moindre *pause sémantique* dans le déroulement de l'expression, — la virgule constitue le signe le plus faible par quoi l'écrivain va imposer la plus courte halte *mentalement* nécessaire à l'intelligence de son propos. Insistons encore sur la primauté absolue du *sens* que doit apercevoir l'esprit du lecteur *silencieux*, indépendamment des interprétations sonores que, pour effet d'art, d'éloquence ou d'émotion, un acteur, un conférencier, un orateur peuvent offrir d'un texte écrit.

2. L'infraction qui se commet le plus fréquemment contre la règle première de la ponctuation consiste

donc à indiquer au lecteur, par le moyen de la virgule, une pause de pur débit oral. Or, cela ne regarde pas l'écrivain. Il n'a qu'un devoir, on ne réclame de lui qu'un souci: par les signes de ponctuation distribués ou omis, articuler si rationnellement sa pensée qu'on en puisse comprendre les nuances, sans risque d'erreur ou de confusion. Quand, par principe (faux), routine ou négligence (comme si la chose n'avait pas d'importance), un auteur indique les soupirs, silences ou demi-silences (pour parler en langage musical) dont sa propre lecture mentale scande les mots de son texte, ou bien il insulte le lecteur, jugé ainsi inapte à faire valoir oralement la pensée écrite, ou bien il s'expose à pécher contre les exigences de la clarté, se moque des rigueurs de l'analyse logique et finit par manquer au bon sens élémentaire.

Illustre bien ce qui précède, en partie du moins, la coupe marquée par une virgule inutile entre le verbe et soit son sujet, soit son complément. On saisira, par leur inclusion entre des parenthèses, l'inanité (l'insanité?), au point de vue sémantique, des virgules plaquées dans les phrases suivantes.

La personnalité (,) ne se réalise que dans la multitude des réactions, etc.

Mais, comme on le constate souvent, ces éléments de type supérieur (,) ne remplacent pas les valeurs humaines, etc.

... Bleuler explique par cette notion d'« ambivalence » (,) les incohérences de langage, etc.

C'est une application de la méthode dite du « petit lapin », qu'ils emploient d'ailleurs, et qui consiste à faire accepter à l'enfant perturbé par la vue de cet animal (,) la présence de plus en plus rapprochée d'un lapin, etc.

J'aurais le sentiment de mépriser le lecteur de ma chronique si j'imaginais que, pour admettre l'ineptie des virgules mises en évidence ci-dessus, il a besoin de commentaires. Voyons quand même d'autres bourdes ultra-

manifestes. J'ai lu, en effet, dans un ouvrage qui a pour auteur un éminent théologien, plusieurs énormités exactement semblables à celle-ci:

Le ciel et la terre (,) chantent la gloire de Dieu.

Ailleurs, — et je cite ici textuellement, — j'ai noté:

Nous conservons notre vie durant (,) un certain nombre de techniques efficaces, etc.

Nous voyons maintenant (,) qu'on peut considérer, etc.

L'enflure imaginaire n'a pas de limites et elle est d'autant plus enflure (,) qu'elle est plus irréaliste.

Comment expliquer — car elles ne s'excusent pas — les virgules fautives des quatre premiers exemples apportés? Souvent, mais non pas toujours, par le fait qu'un couple de mots s'interposent entre le verbe et son sujet ou son complément. Mais pareille explication ne vaut rien. Il y a des mots trop étroitement liés à d'autres par le sens (comme dans le dernier exemple) pour qu'on ait raison de les séparer par le moindre signe de ponctuation. Cela s'applique aux phrases dans lesquelles on doit écrire deux fois de suite le même mot, sous la même forme ou à peu près. Une foule d'écrivains ne tiennent aucun compte de ce principe, malgré son évidence en quelque sorte aveuglante. On encombre d'une virgule idiote certains textes de la Bible.

... celui qui me rejette (,) rejette celui qui m'a envoyé (*Lc*, x, 16).

... celui qui me voit (,) voit celui qui m'a envoyé (*Jn*, xii, 45).

Erreur d'autant moins justifiable qu'on l'évite en reproduisant une sentence de même facture: celui qui m'a vu a vu le Père (*Jn*, xiv, 9). On gâche également la transcription du principe d'identité, cher au philosophe et insuffisamment formulé dans les deux propositions à l'intérieur desquelles on a tort de griffonner une virgule:

Ce qui est (,) est; ce qui n'est pas (,) n'est pas.

Patience! Elles abondent, les embûches que rencontrent les usagers de la virgule. Nous examinerons ensemble, le plus brièvement possible, celles auxquelles les meilleurs écrivains eux-mêmes ont du mal à ne pas achopper.

Septembre: la rentrée

1. École, culture et société

Fernand DUMONT: *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*. Coll. *Constantes*, volume 14. — Montréal, Editions HMH, 1968, 234 pp. 20.5 cm.

OUVRAGE difficile à lire, mais d'une grande richesse de pensée. Doué d'une culture encyclopédique, l'A. se meut à l'aise à travers le temps — les divers âges de l'espèce humaine — et l'espace — les multiples civilisations qui peuplent la planète. Confucius, Socrate, Platon, Descartes, Heidegger, Merleau-Ponty, Bergson, Durkheim, Sartre, Barthes, lui semblent familiers. Il leur ajoute un poète, "mon cher Mallarmé". Bien que réticent à l'égard du structuralisme, il se dit disposé à aller jusqu'au bout d'une invitation faite par ce nouveau système. "Si nous considérons, et depuis peu, écrit-il, la culture comme un objet, ce doit bien avoir quelque rapport avec des changements profonds dans la manière dont nous l'habitons. Or, ce fut notre thème constant: si la culture est un lieu, ce n'est pas comme une assise de la conscience, mais comme une distance qu'elle a pour fonction de créer" (p. 230).

Si j'avais un chapitre à recommander, ce serait le quatrième, intitulé "Visions du monde et participation à la culture", où l'A. traite de la fonction de l'école dans nos sociétés. Le sujet en est très actuel, d'autant plus que les considérations portent sur les deux éléments que transmet la culture reçue à l'école: les techniques sociales et les valeurs. L'ensemble demeure, cependant, quelque peu abstrait, et nous fait souhaiter que Fernand Dumont applique davantage ses immenses connaissances et sa puissance d'esprit aux problèmes propres à notre milieu.

Richard ARÈS.

Emile BOUVIER: *Les rouages de l'économie*. — Montréal, Guérin, éditeur, 1970, 512 pp., 22 cm.

CE TITRE est un manuel, mais un manuel nouveau genre, qui opère, dans le domaine de l'enseignement de l'économie au secondaire, un peu la même révolution que nos présents manuels de catéchèse ont opérée à l'égard de notre vieux catéchisme. Au lieu de pages ternes, remplies à pleine capacité et où se succèdent sans interruption les définitions, les théories et les explications abstraites, il offre des pages bien ajourées et illustrées, où l'enseignement part de faits

bien concrets, des nouvelles du jour, des besoins de chacun des membres de la famille. Exemples: le chômage augmente; pourquoi? — Le dollar de 1970 achète moins que celui de 1960; que s'est-il passé? — On dit que les banques créent l'argent; comment comprendre le mécanisme complexe de la monnaie et du crédit? La monnaie est-elle la source de nos malheurs? « Peut-être que la masse monétaire disponible est insuffisante? Pourquoi, alors, ne pas imprimer des dollars et les distribuer à ceux qui en ont besoin? Les créditistes du Québec auraient peut-être raison de réclamer l'émission de dollars gagés sur la richesse nationale? N'y aurait-il pas là une solution au problème de la pauvreté? Il faut examiner la question » (p. 153).

Les étudiants trouveront, en outre, dans cet ouvrage une somme considérable de connaissances sur l'économie canadienne, tout particulièrement sur la situation de l'économie québécoise. Partout, les exemples sont tirés de notre milieu et se réfèrent à notre système économique: les entreprises Bombardier, à Valcourt, Vachon, à Saint-Georges de Beauce, Casavant, à Saint-Hyacinthe, etc. De même pour les statistiques, qui se rapportent soit au Canada, soit au Québec.

Certains estimeront peut-être que l'A. fait la part trop belle à l'entreprise libre et que sa conclusion — « Au Canada, les Canadiens jouissent de la liberté de décision; en U.R.S.S., les Soviétiques ne l'ont pas; ils sont à la merci de l'État » (p. 77) — exigerait des nuances. Il se rachète, un peu plus loin, au chapitre 28, intitulé « La population et la faim dans le monde ».

Un appendice d'environ 80 pages initie les jeunes aux divers gouvernements auxquels ils auront affaire un jour: fédéral, provincial, municipal, scolaire, paroissial.

Un ouvrage de qualité, bien de chez nous, sur les choses et les gens de chez nous.

Richard ARÈS.

Le fric et vous... ou l'économie sans douleur. — Montréal (8101, boul. Métropolitain), Centre éducatif et culturel, 1969, 126 pp.

EXPLICATION du fonctionnement de l'économie. Petit manuel écrit avec humour, sur un ton très simple et comportant de nombreuses illustrations et caricatures. Pas pour les spécialistes, mais pour Monsieur Tout le Monde.

R.A.

2. Pédagogie, éducation

Emile PLANCHARD: *Introduction à la pédagogie*. — Montréal (260 ouest, rue Failon), Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1967, 237 pp., 19.5 cm.

FIDÈLE AU TITRE et au propos de son ouvrage, l'A. introduit le lecteur dans le champ très vaste de la pédagogie. Comme un guide, il indique des frontières et décrit leur contenu, sans oublier l'histoire qui révèle le bouillonnement de la vie à l'intérieur et les agents qui l'ont produit. Vue dans sa complexité et son unité (ch. 1), la pédagogie englobe presque toutes les sciences de l'homme; aussi évolue-t-elle sans se renier; *science et art* de la formation de l'homme, dont la nature ne change pas (pp. 29, 233), la pédagogie doit s'approprier et utiliser, grâce à l'inspiration de l'art et au développement de la technique, les acquisitions de la psychologie rationnelle, expérimentale, génétique, analytique (ch. 2), de la sociologie (ch. 3), de l'organisation contrôlée, en vue d'améliorer surtout les rendements scolaires (ch. 4), enfin, tenir compte des expérimentations surgies dans le monde occidental depuis le début de notre siècle (ch. 5 et 6). On a donc ici un manuel bien structuré, assez complet, quoique les références les plus récentes de l'A. remontent à 1961, objectif, car si l'A. manifeste avec sens critique et modération ses préférences pour le progrès d'aujourd'hui, en continuité avec la sagesse de toujours (82, 127, 162-164, 184, 195), il n'identifie jamais le meilleur avec le nouveau (33, 158). Il a le mérite de souligner le poids du milieu sur la pensée et la conduite de l'homme (64, 70, 95-96), mais le tort de paraître soumettre la pédagogie aux *besoins* (?) d'une société donnée (81, 87, 190); il sait pourtant et il dit, contre les totalitarismes divers, que le milieu social, loin d'offrir une norme absolue (82, 86), doit favoriser une théorie et une pratique éducative qui permettent à l'être humain devenu adulte de faire et de maintenir une *société humaine*, non de s'adapter aveuglément à un état de choses déshumanisant ou inhumain. Il lui suffirait, pour parfaire son ouvrage, d'améliorer sa langue, d'admirer moins Dewey et l'école nouvelle, de puiser dans la philosophie chrétienne de l'éducation (à la suite de Maritain, par exemple) et d'accorder plus d'importance à la religion comme force non seulement d'ordre pédagogique, mais de créativité.

Joseph D'ANJOU.

Clasca OZINGA: *L'activité créatrice et l'enfant*. — Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969, 182 pp. (Plus une centaine de dessins en noir et blanc ou en couleurs), 22 cm.

UNE FORT BELLE ÉDITION, non seulement à l'usage des professeurs de dessin, mais aussi des parents déjà initiés à la pédagogie de l'enfant. Un dessinateur professionnel, à qui nous montrions le volume, a été séduit par la variété et la qualité des dessins recueillis par l'A., durant vingt-cinq ans, dans différents milieux sociaux de diverses nations. L'intérêt de l'ouvrage ne réside pas dans les seuls dessins, mais aussi dans l'analyse intelligente et nouvelle qui nous fait saisir les phases successives de l'évolution de l'enfant. Contribution originale et constructive à la

achetez LES LIVRES PRATIQUES D'INFORMATION
marabout service
GUIDES-ENCYCLOPÉDIES-OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

pédagogie du dessin, cette étude, fruit d'une patiente attention et d'une réflexion prolongée, nous révèle ce qu'est l'activité créatrice de l'enfant s'exprimant dans le dessin; elle est le témoignage d'une vie consacrée à la tâche exaltante d'éducation.

Jean-Paul LABELLE.

Catéchèse

Joseph COLOMB, P.S.S.: **Le service de l'Évangile. Manuel catéchétique.** 2 vol. — Paris, Desclée, 1968, 612 et 816 pp., 22 cm.

AVEC COURAGE ET COMPÉTENCE, l'A. s'est attaqué à la tâche gigantesque de rédiger un manuel catéchétique complet. Procédant avec rigueur, l'A. n'oublie cependant jamais le dynamisme propre à une authentique catéchèse. I: Brève histoire de la catéchèse; principes de cette catéchèse: fidélité à Dieu (théologie) et fidélité à l'homme (anthropologie, psychologie, sociologie, pédagogie). II: Lois de la catéchèse, séance catéchétique; communauté ou groupe catéchétique; modalités de la catéchèse selon les âges et les mentalités; action de l'Eglise dans la catéchèse; rôle du catéchiste. Témoignant d'une vaste érudition, l'ouvrage constitue plutôt une somme ou un livre de référence qu'un livre de lecture courante; une œuvre à étudier, non à effleurer. Certains critiques reprocheront à l'A. de s'en être tenu à la catéchèse didactique, de forme scolaire. En restreignant ainsi l'objet de son étude, l'A. demeure cependant dans son droit et nous donne, du moins, le premier manuel vraiment sérieux qui aborde à peu près tous les aspects de la catéchèse didactique. On souhaiterait certes ici ou là une vision élargie; l'ensemble n'en constitue pas moins une contribution de grande valeur à la recherche des catéchètes qui s'interrogent, parfois avec inquiétude, sur leur sens de leur tâche et sur son évolution actuelle.

Jean-Paul LABELLE.

Pierre BABIN et les Equipes MONDE et FOI: **L'Audio-visuel et la foi.** — Lyon, les Editions du Chalet, 1970, 240 pp., 24,5 cm.

LE PÈRE BABIN ET SES ÉQUIPES, à l'avant-garde de la recherche dans le domaine de la catéchèse, abordent ici un terrain où les risques ne manquent pas, mais qui est aussi très riche de promesses. Des catéchètes de diverses dénominations chrétiennes ont apporté leur collaboration à cette recherche. Dans notre civilisation profondément influencée par les *mass media*, c'est tout l'homme qui change. Il faut modifier, en conséquence, les modes de transmission du message de la foi. Se pose alors le problème du langage audio-visuel et de ses rapports avec la foi. Pour dépasser le truc technique et en arriver à transcender l'humain, l'utilisation catéchétique des moyens audio-visuels doit pouvoir éveiller au spirituel. Non pas que les mots et les images doivent nécessairement exprimer des sujets formellement religieux; mais ils n'auront de valeur — pour la catéchèse — que par leur capacité de résonance religieuse. Particulièrement utile aux catéchètes, la troisième partie de l'ouvrage constitue une initiation concrète, avec exemples, documents et bibliographie à l'appui, susceptible de guider non

seulement les éducateurs, mais aussi les jeunes eux-mêmes. Nous relevons avec plaisir la collaboration canadienne à cette expérience: André Dumont, J. Letarte et Claire Bélisle. A signaler également, l'importance accordée à l'exposition universelle de Montréal dans la nouvelle exploration du monde

Jean LAPLACE, S.J.: **Le prêtre à la recherche de lui-même.** — Lyon, Editions du Chalet, 1969, 300 pp., 21 cm.

DANS CET OUVRAGE qui n'est pas une étude théorique, mais "un livre de sagesse" ou de réflexion, l'A., à première vue, nous semble s'occuper beaucoup plus de l'homme et du chrétien que du prêtre comme tel. De fait, le prêtre ne peut régler le problème de son sacerdoce s'il n'a d'abord résolu les problèmes que lui pose sa condition d'homme et de chrétien. L'A. est extraordinairement attentif à la crise du sacerdoce, crise qui reflète celle du monde et de l'Eglise. Les solutions que l'A. apporte ne sont pas des recettes toutes faites ou des jeux de l'esprit, mais le fruit d'une expérience de vingt années de travail auprès de prêtres de tous âges, appliqués aux ministères les plus divers. L'A. montre qu'il faut, de nos jours, un nouveau style de prêtre, dont l'action auprès des autres ne sera vraiment efficace que si elle découle d'un amour authentique puisé dans l'amour du Christ, que si elle s'appuie sur une vie intellectuelle vigoureuse et sur une relation au monde où le prêtre sera pleinement homme. A cette lumière s'éclairent la question du célibat et celles des rapports du prêtre avec la femme. La troisième partie du livre est consacrée à la vie spirituelle du prêtre; elle traite de la vie de foi et de la maturité spirituelle. Jamais l'A. ne parle explicitement des Exercices spirituels de saint Ignace. On devine pourtant que sa vision est de même inspiration, avec un souci d'être vraiment à la portée du prêtre d'aujourd'hui. Ce livre ne s'adresse pas seulement aux prêtres; il nourrira également la vie spirituelle du religieux ou du laïc affrontés aux problèmes contemporains. Un grand et beau livre, de lecture facile et pourtant profond, qui rendra service à celui qui se donnera la peine de le méditer.

Jean-Paul LABELLE.

Jean COLSON: **Prêtres et Peuple sacerdotal.** Collection Beauchesne, 20. — Paris, Beauchesne, 1969, 160 pp., 17,5 cm.

LE GRAND MÉRITE DE L'A., dans cette étude vivante et originale, est de nous ramener aux sources apostoliques, pour nous y faire retrouver la notion de peuple sacerdotal et celle de sacerdoce ministériel dans l'Eglise. Cette recherche passionnante nous fait saisir comment, d'une part, la doctrine du Nouveau Testament est en continuité avec l'Ancien et comment, d'autre part, par suite de l'intervention du Christ, elle est en rupture avec la tradition vétéro-testamentaire. Nous comprenons mieux, à sa lumière, ce qu'est le peuple sacerdotal et le rôle qu'il a dans l'Eglise d'offrir des « sacrifices spirituels »; nous avons aussi une meilleure vue de la double

audio-visuel. Enfin, le livre est magnifiquement illustré, conformément à l'esprit de cette recherche, et les photos canadiennes de l'ONF, y figurant avec honneur, y remplissent un rôle efficace.

Jean-Paul LABELLE.

Le prêtre, entre hier et demain

fonction du sacerdoce ministériel: proclamer la Bonne Nouvelle (fonction apostolique ou missionnaire), célébrer l'Eucharistie. La plus grande partie de l'ouvrage s'attache à l'étude des témoignages apostoliques aux origines de l'Eglise. L'A., dans un court chapitre, analyse les retours « judaïsants » de la conception du sacerdoce à travers l'histoire de l'Eglise. Il montre que le concile Vatican II, sous ce rapport, a repris la conception « apostolique » en lui redonnant tout son sens. En ces jours où tant de questions sur le sacerdoce deviennent confuses, ce petit livre peut apporter lumière et espérance.

Jean-Paul LABELLE.

Roger GRYSO: **Les origines du célibat ecclésiastique du premier au septième siècle.** Col. « Recherches et Synthèses », section d'histoire, 2. — Gembloux, Edition J. Duculot, 1970, 228 pp., 24 cm. — J.-P. AUDET: **Mariage et célibat dans le service pastoral de l'Eglise. Mariage et célibat ecclésiastique.** — Montréal, HMH, 1969, 118 pp., 20,5 cm.

ON A BEAUCOUP PARLÉ, ces derniers temps, du célibat des prêtres. Il serait naïf de croire qu'on vient tout juste de découvrir qu'il y a là un problème. Un évêque hongrois du 19e s., Mgr de Roskovany, auquel on doit une bibliographie sur le sujet, a trouvé près de 7,000 titres à citer pour la période précédant 1888! Le plus difficile est de poser correctement la question. Personne ne songe plus à défendre cette loi de l'Eglise latine, comme s'il s'agissait d'une tradition apostolique. Il semble bien qu'une certaine conception de la pureté ait eu un rôle décisif à jouer. Toute relation sexuelle, même légitime, impliquerait, croyait-on, une souillure qui rend impropre au culte. Dans ces conditions, le mariage des prêtres ne pouvait être que problématique, surtout en Occident, où on célébrait la messe tous les jours. On finit par leur interdire tout à fait. Roger Gryson analyse avec toute l'acribie souhaitable les documents dont nous disposons, et nuance en particulier ce qu'avait d'un peu hâtif l'essai de J.-P. Audet. Du point de vue qui a été le sien, on n'aura donc pas à refaire cet excellent travail. Est-ce à dire que le débat est clos? Cette question est liée de près à tellement d'autres! Il serait téméraire de chercher à la réduire à de tristes méprises sur la vie sexuelle et sa compatibilité avec le sacré.

Souhaitons qu'une recherche d'aussi haute qualité que celle présentée par R. G. mette bientôt en évidence les autres aspects du problème — qui ne sont d'ailleurs pas les moins importants...

Gilles PELLAND.

Faculté de théologie,
Université de Montréal.



dictionnaire des grands contemporains

Briand, Clausewitz, Ceausescu, De Valera, Guevara, Kenyatta, Lin Piao, Salazar, ... et tant d'autres noms reviennent sans cesse dans les journaux, dans les livres ou à la télévision : qui ne souhaite avoir sous la main des éléments biographiques concis, lui permettant de situer sans hésiter ces personnalités ? Ce dictionnaire comble une lacune de notre information et mérite de figurer dans la bibliothèque de tout amateur d'histoire et de politique. D'autant plus qu'il a été constitué, sans parti pris, par deux historiens, sur la base des biographies sélectionnées et fournies par les meilleurs spécialistes de chaque pays. Cette méthode garantit l'objectivité des notices et, surtout, nous présente une vision plus authentique - puisqu'elle émane de leurs compatriotes - des écrivains, des savants, des ecclésiastiques, des hommes politiques et des chefs de guerre qui ont écrit ou écrivent encore une page de l'histoire du monde.

marabout 
 EN VENTE PARTOUT A PRIX POPULAIRES



déjà parus dans marabout université



gratuitement : sur simple demande à l'adresse ci-dessous, vous recevrez régulièrement le Magazine illustré en couleurs et le catalogue général.

Distributeur général pour les Amériques :
KASAN Ltée-226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P.Q.

Voulez-vous réussir? Vous devez réussir... Et vous pouvez réussir!

Pourquoi ne pas vous joindre aux 3 millions de Français et de Canadiens qui en ont déjà fait l'expérience!

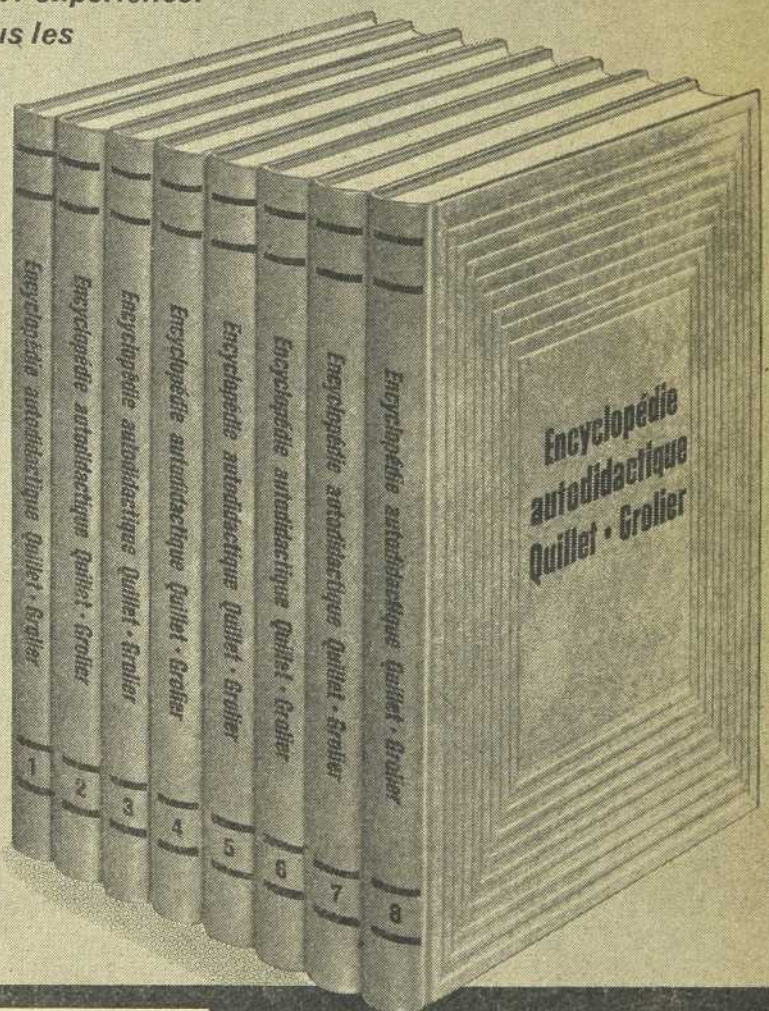
Ayez confiance en vous-même; tous les éléments du succès sont en vous.

■ La nouvelle encyclopédie **AUTODIDACTIQUE**, édition canadienne en 8 gros volumes présente une source immense de renseignements pour la jeune génération. Elle permet au chercheur de découvrir rapidement ce qu'il désire, que ce soit dans le domaine de la physique, de la chimie, de la grammaire française, des mathématiques, de la finance ou des multiples autres matières.

■ Elle apprend au chercheur à se connaître lui-même, à connaître la faune et la flore... grâce à l'enseignement visuel donné par une illustration remarquable.

■ Il importe d'apprendre comment nuancer sa pensée, comment enrichir son style, comment employer le mot juste et imagé. Quiconque parle correctement sa langue maternelle et l'écrit avec aisance, possède un capital inestimable.

■ Tout homme cultivé se doit de connaître les civilisations passées et leur art. Le passé... explique le présent.



Découpez et postez ce coupon dès aujourd'hui!

**Nouvelle Encyclopédie Autodidactique
2405, chemin Duncan
Montréal 306, P.Q.**

Veillez m'envoyer gratuitement, sans obligation de ma part, le livret de 16 pages intitulé "Pour réussir dans la vie". R 9/70

Nom _____
(lettres moulées)

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____



GRATUIT

Procurez-vous le livret gratuit intitulé "Pour réussir dans la vie", en remplissant le coupon.

La nouvelle encyclopédie **AUTODIDACTIQUE** la plus récente édition d'une publication, unique en son genre, distribuée par Grolier Limitée, la maison du livre éducatif.